

C'est l'histoire racontée, tout naturellement sans détour et sans fioriture, par un simple prisonnier de guerre qui s'est dévoué, sans compter, pour ses autres camarades, malheureux comme lui, que vous allez découvrir.

Tous les faits et toutes les histoires ont été véritablement vécus. De nombreux témoins des scènes évoquées, sont encore vivants et vraisemblablement se reconnaîtront. C'est d'ailleurs, sur l'insistance des camarades Prisonniers de Guerre du Komynndo 1 125 de Freiwaldau que l'auteur a écrit ce petit opuscule n'ayant que sa seule mémoire pour vous dépeindre des faits qui se sont passés il y a déjà 39 ans (Toutes les notes qu'il avait pu prendre ont été détruites dans un bombardement).

L'auteur n'a aucune prétention littéraire. Le seul but recherché est de rappeler de nombreux souvenirs aux camarades Prisonniers de Guerre qui ont vécu les difficiles moments de la captivité et ont subi les mêmes épreuves.

D'autre part, les différents dessins que vous découvrirez dan l'ouvrage sont l'oeuvre d'Henry BEAUVAIS, Matricule 25885 desrIII-C hélas décédé depuis et qui nous ont été communiqués très aimablement par le Cnma ade BERTEELOT ex.VIII C infirmier.

Rendons hommage à BERTEELOT qui détenait ces documents depuis près de trente cinq ans et qu'il croyait détruits.

Jean MFMUST PRESIDENT DE L'AMICALE BRETAGNE DES STALAGS ET CFLAGS VIII

2

NOTRE FIN DE LA DROLE DE GUERRE

En faisant un petit retour en arrière, avant d'être Prisonnier de Guerre, Je faisais partie du Qil-g-rtier général de la 20e Division d'infanterie, avec le Général CORBE, commandant la Division et le Colonel CAILL son Chef d'Etat Major.

J'ai d'abord été chauffeur du Général, ça ne m'allait pas du tout, je m'ennuyais, les attentes étant souvent trop longues. Puis par suite de maladie, je fus hospitalisé à METZ. Guéri, je reviens au Quartier général. Mais entre temps, cette compagnie est devenue autonome. Il fallait donc quelqu'un pour s'occuper du ravitaillement. L'on me chargea de ce travail et je rencontrai les chefs d'intendance des différents Régiments composant la division : le 47e H.I. de SAINT-MA.LO, le 2e R.I. de fflST, le 115e R.I. de LAVAL, les 7e et 207 Régiments d'artillerie de RENNES.

J'ai eu le plaisir de retrouver deux Briocnins, le lieutenant PLAGEUL pour le 7e A et le lieutenant MORIN pour le 115e R.I. qui étaient des amis. L'ambiance était donc excellente.

J'AI MANQUE DIETRE OFFICIER

Etant simple soldat, c'est mon métier d'Epicier en gros qui m'a valu la place que j'occupe et j'étais toujours en relation avec des officiers, ce qui ne pouvait durer. Et le 10 mai 1940, je devais partir pour trois mois à FONTAINEBLEAU, suivre des stages d'intendance d'oh je serais revenu sous-lieutenant.

Je n'étais vraiment pas porté pour les armes, mais cette éventualité ne me déplaisait pas du tout. Et puis ayant une femme et un enfant, la paie n'est pas la même, et ce côté est assez important puis- que je n'ai touché pendant ma captivité que la paie d'un simple soldat au lieu de celle d'un officier.

LE 10 MAI 1940

Le 10 mai, les allemands déclenchèrent leur offensive sur SEDAN. Notre division se situant à l'est sur la frontière Luxembourgeoise, notre Quartier général se trouvant à AUDUN LE ROMAN oh nous avons essuyé notre premier bombardement aérien, avec les Stukas en pique.

Dans notre compagnie, nous eumes un tué de PLEMET et sept bles- sés, mais beaucoup d'autres dans les autres régiments. Mais que de civils tuée !

Notre infanterie tenait le coup. Lorsque nous avons reçu l'ordre de décrocher, le front de SEDAN était enfoncé. Nous ne pouvions y croire ! Notre Etat Major était dans une grogne terrible, étant tous ou presque des anciens de la guerre 1914-1918.

Nous avons reculé en bon ordre, essuyant notre deuxième bom- bardement de Stukas à Orbaye-l'Abbaye.

Je sortais d'une épicerie avec un casier d'huile sur ilépaule, lorsqu'une grosse bombe tomba dessus, tuant tous les civils qui s'y trouvaient.

Par bonheur, notre cambuse était intacte et notre camionnette de ravitaillement aussi. Ce qui nous permis de nourrir en plus des mili- taires, tous les civils ayant eu leur maison brûlée, et qui étaient dans le plus grand désarroi.

Puis, ce fut la débandade. Nous reçûmes l'ordre de nous po@ter au Sud de la Loire. Nous étions sous les ordres d'un vieux commandant, qui au lieu de nous faire descendre au plus vite vers le Sud, comme nous le lui conseillions, mais riendyfit, il noui5 força à cantonner cette nuit là dans un petit village.

Le lendemain matin, réveil au canon et au fusil ; les Allemands étaient sur nos talons. Je vous prie de croire que tout commandant qu'il était, il a eu droit à une bonne "engueulade", et qu'il restait sans réac- tion d'autant plus qu'il était de ma ville.

Avec ma camionnette de ravitaillement et mon chauffeur Paul Raison de Combourg, nous fonçons donc en direction de la Loire. Sur une route, il y avait des réfugiés civils et sur l'autre, nous, les militaires.

Nous nous faisons bombarder et mitrailler, mais pas en compa- raison de la colonne des civils qui n'avaient rien pour se défendre, tan- dis que nous avons quelques mitrailleuses pour nous protéger.

Les aviateurs I-taliens, qui avaient relayé les Allemands dans ce secteur, se firent traiter de tous les noms. Lamentable conduite de ces soi-disant guerriers qui en ne risquant rien, tuaient femmes, enfants et vieillards. Nous avons passé la Seine à Nery, et ceci se passait entre MERY et TROYE sur la Nationale 19 et la Départementale D 78.

A Orviliers - Saint-Julien, nous étions contrés par des chars d'assaut allemands, avant d'y arriver. Nous réussissions à passer. Mais comme la route était en surplomb, il y a plusieurs tanks ennemis qui ne se sont pas privés de nous mitrailler et celà à moins de deux cent mètres.

Mon chauffeur et moi-même nous nous en tirons pas trop mal : seules les semelles de mes chaussures étaient atteintes et nous n'étions pas bbssés. Nos pneus étaient crevés, mais nous avons pu entrer quand même dans le village.

Le camion qui était devant nous zigzagait et entra dans l'en- cognure d'une maison, se mettant en travers de la rue, empêchant toute circulation de se faire. Nous sortions très vite de notre véhicule pour porter secours à nos amis qui venaient d'avoir cet accident.

4

Malheureusement an ouvrant les portières de ce camion, nous eûmes la grande surprise et douleur de voir nos trois amis tués. Nous les étendîmes derrière une maison, à l'intérieur d'un petit jardin, et nous étions toujours mitraillés sans savoir d'où celà venait.

Dans notre débâcle, nous avons récupéré deux chars français, modèle guerre 1914-1918 avec leur lieutenant, mais ceux-ci furent mis très vite hors service. Que vouliez-vous qu'ilsfissent contre une vingtaine de chars modernes allemnnd ? Ils se battirent comme des lions, sortant d'une ruelle pour tirer sur les Allemands, nous permet- tant de tirer sur les fantassins qui suivaient ces chars et qui eux étaient transportée en camions. Quelle différence entre notre armée ancienne et les engins modernes des Allemands ! Et que dire de nos mousquetons contre les chars ? Risible, si ce n'étaient les circons- tances.

Je me trouvais dans la grande rue, le long d'une maison, entre deux ruelles donnant sur la campagne et nous tirions sur les Allemands qui suivaient leurs chars. Faisant suite à une rafale de mitrailleuse, j'eus tout le derrière de mon casque complètement coupé. Je pensais que le tir venait du clocher, qui était juste dans l'axe de la rue, lors- qu'une nouvelle rafale m'enleva le devant de ma veste.

J'AI LA VIE SAUVE

Le lieutenant FLAGEUL de SAINT-BRIEUC venant aux renseigne- mente me sauva la vie.

Un soldat Allemand, qui était déjà dans le village, se trou- vait à l'étage juste au-dessus de ma tête dans la maison contre laquel- le j'étais appuyé. FLAGEUL le vit se pencher pour la troieme fois en me visant. Il n'eut pas le temps de le faire car PLAGEUL plus prompt le descendit proprement. Et quel ne fut pas mon étonnement ! D'abord du coup de revolver, et ensuite de voir l'Allemand tomber à mes pieds. Je ne pense pas qu'il m'aurait loupé une troisième fois.

LA. FUIITE

Le mitraillage et les bombardements des Allemands redoublant il ne nous était #ie possible de résister.

Le lieutenant commandant les deux chars nous reunit, nous fit casser nos fusils; Sur le côté du village-, une grande prairie se pré- sentait d'environ 200 mètres et se terminait par un bois qui je pense était celui des Caures, Notre mission était donc d'y arriver et ensui- te de descendre continuellement vers le Sud, donc vers la Loire, et ce chacun pour soi. Au coup de sifflet du lieutenant, nous part'imes donc à grande vitesse.

Ayant fait beaucoup de sport, je me suis donc trouvé en tête des quelques vingt cinq rescapés. Mais malheureusement nous n'avions pas vu, le long d'une route parallèle à notre trajet et à environ trois cents mètres, toute une escouade d'autres chars allemands arrivés à la rescousse du fait de notre résistance.

Pour ma part, je fus jeté à terre par une explosion et je suis resté parait-il quelques minutes sans bouger. J'ai été assommé. Quand je suis revenu à moi, je ne me souvenais de rien. J'avais les yeux en feu. Je voyais tout rouge. Alors une grande peur d'gtre aveu- gle s'empara de moi. Je me suis -mis sur le dos et après m'être frotté les yeux, je voyais... Jamais, je ne pourrai décrire cette joie qui m'a envahi.

La réalité étant là, je me suis relevé d'un bond. A ce mo- ment tous les chars me tirèrent dessus. Ca sifflait de tous les côtés, mais j'ai réussi à atteindre les bois, sans être touché, et j'eus la très grande joie de voir un de mes amis Alfred RAULT de LA.NISCAT, qui ne croyant pas à ma mort m'attendait. Il m'expliqua son angoisse et les minutes qui passaient lui paraissaient longues.

Nous n'avions ni vivre, ni eau. Nous nous guidions au soleil ou aux étoiles pour toujours descendre vers le Sud. Nous restâmes trois jours et trois nuits avec comme seul soutien, l'eau que nous recueil- lions des tiges de blé en les prenant par le bas et en remontant nos mains vers le haut, nous obtenions un peu de rosée et nous nous en humections les lèvres.

Le troisième jour au soir, nous apercevions une ferme en li- sière de bois et à notre très grande joie, avec nos jumelles, nous distinguions un puits. Il n'y eut pas d'affolement. Nous attendîmes le soir pour faire le kilomètre qui nous séparait de ce qui était no- tre essentiel. Boire ! Boire ! Boire !!!

Nous avons eu la faim, mais la soif C'est ce qu'il y a de plus terrible. Malheureusement, il n'y a pas que nous qui l'avons eue.

Plusieurs amis nous rejoignîmes et nous nous sommes retrouvés à une dizaine de copains. J'en pris le commandement et arrivés à la ferme ce fut les plus âgés qui furent les prioritaires. Le seau remon- ta d'abord dix fois et sans heurt, et sans se presser, chacun avala tout le contenu. Je me demande encore comment nous avons pu ingurgiter tant de liquide sans être malade. Et chacun de reboire un coup, et de se nettoyer presque à poil, et de se rhabiller sans être sec mais cela nous avait fait tant de bien.

Ce fut un excellent coup au moral. Nous étions à environ un kilomètre de Villeneuve l'Archevêque dans l'Aube. Avec toutes les pré- cautions d'usage, nous nous en approchâmes doucement et ah ! bonheur nous niavions pas aperçu d'Allemands.

Une boulangerie était ouverte. La patronne nous donna un pain chacun et étant trop nombreux, nous nous sommes séparés en deux coupes

Un ancien combattant de la guerre 1914-1918 nous offrit l'hospitalité pour la nuit et ouvrit quelques baltes de sardines.

Ce fut pour nous un vrai festin et l'huile humectant le pain était pour nous un vrai déliée. Et ce petit vin qu'il nous servit !

Comme il y avait un cabinet de toilette, nous notre aspergeâmes, on ne peut mieux et comble de joie, nous avons des lits avec des

draps. C'était le 15 juin 1940 et ce fut notre dernier bon souvenir avant notre captivité.

Le lendemain, nous nous sommes réveillés aux aurores et avions à faire peut être deux cents mètres pour rejoindre le bois le plus près. Malheureusement à Cinquante mètres environ du but, voici que débouche d'une ruelle une auto mitrailleuse allemande. Un coup de mitrailleuse de semonce et il ne nous reste plus qu'à lever les bras, puisque nous n'avons aucune arme, et pour cause. Entourée de cinq hommes bien armés, nous fîmes emmenés donc une prairie où nous retrouvâmes nos cinq amis qui nous avaient quitté la veille et qui n'avaient pas eu la chance d'être reçus chez l'habitant. Nous pouvions être plus de cinq cents dan ce petit camp.

On nous distribua une biscotte allemande noire par prisonnier. Nous restâmes deux jours à ce régime avec une fois par jour un jus d'ersatz qui était franchement mauvais.

"A KARCHES FORCBES"

Puis ce fut la longue marche qui nous emmena jusque GIBET, sur la frontière Franco-Belge. Avec les détourr., cela faia"t **pas loin de quatre cents kilomètres en passant par Nogeut Sur Sbine, Guise, ééznne, Laon etc...** avec des étapes variant de quarante deux à soixante kilomètres par jour et qui noirs menaient dans un état clépuisse-ment total.

Quand nous traversions des villages, les habitants nous met- taient des seaux d'eau pour que nous puissions nous abreuver mais nos gardiens les renversaient d'un coup de pied. Pour le manger, c'était identique. Aucun Prisonnier de guerre ne pouvait récupérer-ne fut-ce que quelques biv-cuits mis par les villageois sans que les achleurs com- me on les appelait ne se les accaparent.

Dans notre groupe, nous avons sauvé un bidon de deux litres que nous remplissions d'eau lorsque nous le pouvions et que nous gardions jalousement et nous nous en servions avec parcimonie, chacun son tour et une petite goulée à chaque fois. Nous portions ce bidon à tour de rôle, à chaque kilomètre, mais qu'il paraissait laur-d en fin d'étape.

Il a fallu que ce soit au tour d'un clerc de notaire des COTES-DU-NORD de le porter, pour que celui-ci en beau dégueulasse le débouchant, en avala presque tout le contenu.

Mon réflexe fut de lui flanquer un magistral coup de poing dont il doit encore se rappeler et de l'exclure immédiatement de notre bande, tous les copains étant d'accord. Nous étions tous entre Bretons et nous ne comprenions pas qu'il puisse se trouver parmi nous une bre- bis galeuse.

Pour comble de malheur, un des nôtres J.B. GOEFFIC de SAINT- BRIEUC, cinq kilomètres avant l'arrivée de l'Etape de Guise, se foule une cheville. Nous étions gardés par des soldats S.S. e'@ s'il y avait un retardataire c'était la fin, ils n'hésitaient pas à le descendre.

Avec les autres copains, nous lui donnâmes le bras le sup- portant du mieux que nous pouvions. Il marchait sur un pied et voulait abandonner. Il a fallu que je le mette de force sur mon dos avec l'ai- de d'un autre briochin, Marcel CREUSET, pour arriver enfin à Guise.

Mais là, il y avait l'Etat Major Allemand avec Hitler en tête et on nous força à marcher au pas cadencé devant lui. Tous les amis de notre colonne s'en souviennent', et de soutenir, notre GOEFFIC, en le portant **sur** nos bras.

Ce fut une fin d'étape terrible, et nous sommes tous tombés de fatigue dans une grande prairie, nous endormant immédiatement.

Le lendemain matin, nous faisons une drôle de figure. Dans la pénombre de la veille, nous ne nous étions pas aperçus que ce champ était jonché de bouses de vaches et forcément nous en étions tous imprégnés. Nous n'étions pas beaux à voir et pas d'eau pour se nettoyer, ce fut un grattage en règle, et avec nos couteaux que nous possédions encore, nous nous aidions les uns les autres comme nous le pouvions tout en maudissant ces vaches.

Après ce réveil en oe-ur très fétide et les coups de pied dans le derrière pour que nous levions plus vite, tant bien que mal nous nous remîmes en rang pour reprendre notre calvaire. GOEFFIC avait récupéré tant bien que mal. Nous lui avons bandé 'La cheville

avec de vieux mouchoirs et nous le soutenions à tour de rôle. Ce jour là nous avons fait quarante deux kilomètres en pleine chaleur, avec un seul arrêt d'une heure à mi-parcours. Nous nous arrêtâmes sur un pont donnant sur une rivière. Nous n'étions plus gardés par les mêmes schuppos. C'étaient des réservistes de l'armée de terre Allemande donc plus coulants au point de vue discipline. Nous avons tellement soif que nous nous y plongeâmes et aidant que les postens n'aient réagi nous avons assouvi notre soif.

En remontant sur le pont, nous nous aperçûmes alors qu'en aval, il y avait plusieurs chevaux crevés. Ce fut un gros désappointement, mais nous n'avons eu aucune maladie et nous nous disions entre nous combien la résistance humaine était formidable.

Le soir, nous arrivions dans un camp oh il y avait des Anglais. Nous y restâmes une journée, juste le temps de nous rendre compte que nous étions tombés sur des PICKPOCKETS et que le si peu d'objets que nous transportions dans nos musettes risquaient de disparaître et tout

cela pour faire du troc et avoir un peu de nourriture.

Le lendemain matin, nous entendions toujours le même refrain AUFSTEEEN (Debout) et HERAUS(Dehors) et quelques gardes qui parlaient un peu le Français nous répétaient "Nous partons pour un autre camp, pour vous libérer, vous allez retrouver vos familles... Tu parles, ça nous est arrivé cinq ans après.

Le lendemain, oh ! miracle, un de nos amis a trouvé une betterave. Nous étions à ce moment là regroupés à dix huit Bretons des COTES-DU-NORD et nous partageons tout ce que nous trouvions à manger sur notre route. Il fallait donc partager cette betterave.

J'ai été désigné par la collectivité pour faire les parts. Ce ne fut pas facile, mais tout le monde y trouva son compte, tous les morceaux étaient tirés au sort.

Enfin, après marche sur marche, nous arrivions à Givet où on nous embarqua soi-disant pour gagner PARIS et être libérés. Inutile de dire que seuls les crédules y pensaient. La plupart avaient un petit espoir de retrouver les leurs, mais il était si petit qu'ils n'étaient pas blâmables ; pour les autres les pessimistes, il n'y avait pas de doute, on nous emmenait en ALLEMAGNE.

"VERS L'ALLEMAGNE"

Nous étions entassés entre soixante et quatre vingt dans des wagons à Bestiaux Français avec toujours les mêmes inscriptions huit chevaux en long et quarante debouts, ce fut un beau tollé général. Nous réussissions quand même à faire un tour pour nous allonger. Beaucoup d'entre nous étaient pris de crampes. Nous parvenions toutefois à écar-ter légèrement la porte du wagon de façon à ce que celui qui voulait uriner puisse le faire, car le

train ne s'arrêtait qu'une fois par jour pour que nous fassions nos besoins et recevions une mauvaise soupe de betteraves qui n'était que de l'eau teintée.

Comme parmi nous, il y avait des malades de dysenterie, un copain réussit à décoller des planches du parquet de notre wagon, ce qui permit aux malades d'y aller à tour de rôle. Cela atténuait l'odeur nauséabonde qui se dégageait. Ce n'était pas un spectacle très agréable, et pour eux encore moins, car ces pauvres gars étaient obligés de se frayer un chemin parmi les Prisonniers de guerre allongés, couchés, accroupis ou debout.

Nous nous demandions quelle direction nous prenions. En se faisant la courte échelle et par la demi-fenêtre on pouvait voir le paysage et un de nos amis reconnu la forteresse de Dinant en Belgique. Ce fut la consternation parmi tous les optimistes et le lendemain midi nous nous sommes rendus à l'évidence, nous étions en Allemagne.

Nous étions toujours serrés, comme des sardines en boîte, toujours dans une position inconfortable et dans cette insalubrité

9

infecte, et dans l'attente de cet arrêt et de cette soupe ! et les besoins qui étaient de plus en plus rapprochés. Nous étions dans un état on ne peut plus dégradant.

Nous nous sommes arrêtés dans une grande gare et les postens après avoir décroché les fils de fer qui nous empêchaient d'ouvrir les portes du Wagon nous firent descendre en vitesse et nous mettre en rang. Nous lisions sur un panneau "TRIER" donc Trèves en Français. Mais là nous nie-âmes aucune trêve. On nous fit monter par une route en lacets, jusqu'à une forteresse située sur un piton.

Lorsque nous passions, certains gosses nous envoyaient des pierres. Drôle de rapatriement. Nous avions toujours soif et dire que notre route était jonchée de "Brauerei" (Brasseries de bières). Nous tirions la langue et quelle fatigue à monter cette côte interminable et dure. Nous n'avions plus de force. Nous y sommes restés une journée, le temps d'allonger nos membres et d'attraper des poux autant que l'on puisse en avoir. Pour épancher leur soif, certains copains buvaient l'eau des lavabos qui était savonneuse, beaucoup ont été malades. Je me demande ce qu'il en sortait ! peut être des bulles ?

Puis nouveau départ, nous descendions cette fois. Cela allait beaucoup mieux. Nous nous aperçûmes alors que toutes les rues étaient pavoisées, car c'était leur victoire, du moins pour le moment, mais qui heureusement n'était pas définitive.

Puis nous embarquons de nouveau, dans les mêmes wagons et dans les mêmes conditions. Cette fois nous n'étions que soixante, et de re-commencer à soulever les lattes, et d'écarter au maximum la porte pour nos besoins petits et grands, et après trois jours interminables, nous arrivâmes à SAGAN en basse Silésie.

"SAGAN STALAG VIII C't

Le camp des Prisonniers est installé sur une hauteur. Que de chemins n'avions-nous pas fait depuis Villeneuve l'Archevêque !!!

Comme tous les camps, il y avait des Miradors, plusieurs rangées de fil de fer barbelés, tout autour dont certains reliés à des lignes électriques de haute tension et en plus des postens avec mitrailleuses installés très près les uns des autres @e Il y avait des baraques en briques et des tentes séparées de celles-ci et nous apercevions énormément de Prisonniers Français.

Nous essayions de discerner des figures d'amis, mais cela était très difficile car en peu de temps notre morphologie avait du- rement changée.

Pour notre part nous fûmes dirigés vers les tentes, non sans quelques péripéties : notre amis GOEFFIC boittait toujours très bas et pour le faire avancer plus vite, un posten le fouettait à coup-de nerf de boeuf. Je n'ai pu me maîtriser devant ce spectacle et j'arrachai le

1 0

fouet des mains du soldat Allemand pour le jeter au loin. Qu'est-ce que je n'avais pas fait là !!! De suite, j'ai été entouré d'autres gardiens, mollesté comme il se doit puis emmené à un Feldwebel, et ce fut la pelotte que pas mal de Prisonniers de guerre ont connue avec le fameux doriphore, un cruel adjudant allemand.

J'ai donc été marqué d'une croix rouge dès mon arrivée à ce camp avant même de passer devant une commission, avant un soi- disant conseil de guerre, on me traita de communiste avec tous les ennuis que cela pouvait procurer et cette croix rouge devant mon nom me suivra partout. J'ai essayé de me fain-oublier en me faisant tout petit mais quand il y avait un changement de postens, on deman- dait toujours où étaient différents amis dont j'étais dans le lot, cé qui voulait tout dire. On nous surveillait de pres.

Nous étions parqués comme des bêtes et une de nos rares distractions fut d'organiser des courses de poux, le long des toiles de tentes avec paris imaginaires bien entendu et de continuer cette chasse à ces sales bestioles qui ne devaient pourtant pas être tel- lement affamées, à moins que notre qualité de Français valait cet acharnement.

Et puis que dire sur le nombre de bobards qui circulaient dans le camp... Nous allions bientôt rentrer en France (tu parles)... Les Anglais ont capitulé... La Russie a été envahie ... La guerre est finie ... Capitulation totale ... etc... Toutes ces nouvelles étaient fausses et entretenues par les Allemands.

Et cette longue attente, continuelle de notre petit bol de soupe toute la matinée, avec des fois une ou deux pommes de terre et le dimanche rarement un petit bout de mauvais pain.

En parcourant le camp, nous nous sommes retrouvés à quatre prisonniers de la même rue et de la même ville de SAINT-BRIEUC et rue des Trois Frères le Goff à savoir CREUSET, GOEFFIC, JAFFRAY et moi-même.

J'étais très heureux de trouver mon ami JAFFRA-Y qui jouait avec moi au football au Stade Briochin et dont la femme était une amie d'enfance à la mienne. Nous avons beaucoup d'affinités. après trois jours passés dans le camp de toiles, nous f-ûmes versés dans des baraques en briques.

Nous n'étions pas loin des cuisines, et de corvée de légumes de temps en temps. Nouo déchargions les sacs de pommes de terre, de ru- tas, de choux à même les chaudrons, sans être lavés avec toutes les bêtes qui s'y trouvaient. La terre et les cailloux devaient sans doute servir d'épices.

## "LES BRETONS A MT"

Tous les Bretons étaient parqués dans les mêmes ensembles et il y en avait même qui venaient d'autres camps surtout de Prusse. Nous nous demandons, pourquoi ? On parlait de nous rapatrier ! et un jour, nous eûmes le fin mot de l'histoire -. un groupe d'autonomistes bretons de LANNION venait nous faire une conférence pour une Bretagne libre, mais sous la couverture des Allemands et prendre des adhésions leur mouvement.

A peine leur responsable eut-il ouvert la bouche qu'il ne put continuer à parler, pas plus que les autres qui voulaient prendre le relais. Les cinq milles Bretons que nous étions ne leur en donnèrent pas l'occasion et ce fut sous les huées qu'ils quittèrent l'estrade montée en leur honneur.

Le côté amusant de l'histoire, c'est que lorsque ça criait dans un coin, les postens accouraient pour les faire taire, mais aussitôt ça reprenait dans un autre endroit. Ce qui fait que nous avons assisté à un beau petit ballet de soldats allemand, courant dans tous les azimuts pour nous faire taire.

Je crois que ce jour-là ceux-ci ont compris, et nous n'en tendimes plus jnmais parler de l'autonomie de la Bretagne.

J'avais été versé dans la même baraque que JAFFRAY et nous ne nous quittions plus. Nous nous faisons passer pour des beaux frères (SCHWAGER). Cela nous porta bonheur dans notre malheur car nous passâmes les cinq ans de captivité ensemble, fûmes libérés de même, regagnent SAINT-BRIEUC en même temps, nos femmes et nos enfants nous attendant à la gare et ce malgré le pessimisme de JAFFRAY surnommé le porte poisse. Nous sommes revenus saine et saufs car étant plutôt optimiste j'avais un peu la chance de mon côté. Les valeurs contraires s'annulant tout devenait donc normal.

## "LE FOOT"

Dans ce camp, nous rencontrions des footballeurs : Lulu VAILLANT du Stade rennais, Jean MEHEUST de LAMALLE, le seul marin du camp et pas mal de joueurs de l'Ouest dont plusieurs interrégionaux dont je faisais partie.

De là à organiser quelques matchs, il n'y avait qu'un pas et malgré notre faiblesse, nous arrivions en écourtant les parties à faire de belles démonstrations devant et toujours une bonne galerie de copains Prisonniers de Guerre à qui cela faisait passer le temps et qui ne ménageaient pas leurs applaudissements.

1 2

## "IINOS REVES"

En dehors de cela, nous faisons une vocation de chef cuisinier. Dire le nombre de menus élaborés par au moins quatre vingt pour cent des nôtres serait impossible, et la salive de venir à la bouche, et le ventre de toujours sonner le creux et de plus en plus, les poux de redoubler leurs attaques et les bobards de continuer à birculer, ce qui nous permettait de faire des faux rêves, et Doriphore de continuer à faire, faire la pelotte sans épargner quelques prêtres séminaristes dont les frères Clément de SAINT-BRIEUC, et toujours cette

queue interminable pour toucher notre ration de soupe de plus en plus légère, et ce maudit cafard qui nous prenait par moment, et ces photos que nous avons pu sauver et que dans notre solitude, nous embrassions. C'étaient nos êtres chers, parents, femme, enfants, amis. Celles-ci circulaient de main en main, et ces questions. Quel âge à ton petit ? Ta femme travaille ? Et tes parents ? Sont-ils toujours en vie ? Les réponses n'étaient pas embarrassées. Mais j'ai surpris quelque fois de petites larmes couler le long des joues. Et cette dysenterie !!! Que de malades.

"LES W.C."

Les fouillées étaient installées en plein air-, le long d'une petite route, derrière le camp. C'était un grand trou rectangulaire, avec dessus, une grande planche très longue coupée en croissant, bien soutenue, heureusement et sur laquelle nous posions nos fesses pour faire nos besoins. Nous pouvions être plus de vingt cinq ensemble, le derrière tourné vers la route d'où les promeneurs voyaient toute notre anatomie intime. Cela n'avait pas l'air de les gêner et nous encore moins, car comme feu d'artifice, il y avait beaucoup de fusées. Si seulement l'odeur que nous dégageions avait pu les asphyxier. De plus, ce n'était pas très pratique et un certain jour un de nos amis vraiment très faible et malade a glissé dans cette fosse. Ce n'était vraiment pas drôle.

"U DESINFECTION"

Puis nous fumes désinfectés. On nous faisait nous mettre tout nu dans une cour, devant un grand bâtiment. Nous attachions nos habits, chemises etc ... ensemble et le tout passait dans les étuves. Pendant ce temps, nous nous douchions et ensuite revenions dans la cour, toujours à poil, attendre que nos habits nous reviennent. Cela durait entre une heure ou deux et étions toujours debout. Heureusement que ce jour là il faisait beau, car j'ai connu des amis qui y sont passés en plein hiver et sous la neige. Ce n'était vraiment pas agréable.

Auparavant, nous avons été tondu à ras. Adieu les beaux cheveux bouclés de certains ! Ensuite, nous étions photographiés de face et de profil. Que d'argent gâché à faire toutes ces simagrées, et dans le fond, c'était autant de pertes pour l'empire Allemand. On nous matricula, ensuite j'héritais d'une plaque double avec le numéro 45 952.

1

Quand, nous récupérions nos habits, ceux-ci étaient on ne peut mieux froissés ; évidemment nous n'avions pas de fer à repasser et nous nous sommes retrouvés comme de vieux clochards. Tous nos cuirs ayant été saisis, nous apprécions les différentes sortes de ficelle, ne fut-ce que pour retenir nos pantalons, et certaines sortes de fil de fer que nous trouvions pour consolider nos boutons. C'était le petit système D, universellement connu, qui s'installait dans notre contexte P.G. et qui nous permit à presque tous d'être de petits bricoleurs.

"EN KOMMAMO"

Puis ce fut l'attente pour partir en KO. Tous les jours des baraques se vidaient et ça allait être bientôt notre tour., Où allons-nous tomber ? Beaucoup de bruits circulaient. Peut être les mines de charbon, les briquetteries, les sucreries, les forêts, les scieries, les produits

synthétiques, les usines d'armement, les chemins de fer etc, etc... avec une nijonce pour les cultivateurs, envoyés d'office dans les Dominiums pour les moins chanceux, ou dans de petites fermes pour les autres, bh la nourriture était moins mauvaise et qui réussissaient grâce à leur astuce à améliorer l'ordinaire. Nous savions tout cela par plusieurs P.G. envoyés en KO avant notre arrivée, et puis pour une raison ou une autre, maladie ou blessure ? avaient été ramenés au camp, et qui nous emmenaient tous ces tuyaux.

## "LES SOUS-OFFICIERS'T

Parmi nous, il y avait des sous-officiers réfractaires au tra-  
vail, qui étaient parqués dans une baraque à part. C'était leur plein droit établi par les règlements internationaux de la Croix-rouge.

Comme eux, j'aurais souhaité l'être. Mais je ne l'étais pas, ayant fait mon active au 71e RI, mon amour pour le football était beaucoup plus fort que le maniement des armes. Je ne me sentais pas l'âme d'un  
l'avais pourtant pass' le B.P.M.E. et '  
militaire. J e @,erminant premier ex-aequo  
du Département, j'étais incorporé par devancement d'appel et j'étais donc inscrit d'office pour le peloton, mais je ne voulais pas le suivre.

Je suis entré à la caserne des Urselines à SAINT-BRIEUC un mercredi et pour éviter de suivre les cours du peloton il fallait donc  
que je me fasse punir. Que faire ? Un ancien qui avait été dnn - le- même cas que moi me suggéra, puisque le samedi, il y avait une revue de literie de ne pas m'en occuper et de faire mon lit comme de rien n'était.

Le Sergent chef, OMNES Louis, qui passait la revue jouait avec moi au foot, au Stade Briochin. Quand il vit mon lit, il poussa  
un juron et pour que je ne sois pas puna se mit en oeuvre pour le faire à ma place. Heureusement pour moi, le Capitaine arriva, demanda au Sous-Officier ce qu'il faisait. Celui-ci balbutiant lui dit qu'il voulait me donner une leçon, et au rapport du midi, je fus gratifié de quatre jours de salle de police. Ce n'était pas mal après quatre jous de régiment. Mais le principal c'est que j'étais rayé des cadres du peloton et j'ai

14

donc pu jouer au foot comme je l'entendais. Je ne sais comment les dirigeants du stade s'y prirent, mais le lendemq-@i,n, dimanche, j'étais le seul à sortir de la caserne et à disputer un match important à RENNES.

Ce piston tout de même

Et de penser à cette erreur monumentale de ma jeunesse qui supprimait à ma femme la solde que tout sous-officier toucha pendant toute sa captivité et qui m'aurait permis de rester au camp ou d'aller au KO selon le degré de faim ou le caractère de chacun.

Nous étions au début de Juillet 1940.

Nous couchions dans des lits en bois à trois étages, par travées. Notre petit groupe était décimé, quoique dans la même baraque. JAOFRAY  
était au rez-de-chaussée. J'étais au premier étage et Saïk THEPOT de SAINT-MICHEL EN GREVES, le plus léger couchait au second. Saïk (François en Français) était un vrai de vrai bretonnant, sympa à l'extrême, mais têtue comme deux Bretons que nous étions.

"NOUS SCRIVONS NOTRE PREMIERE LETTRE"

On nous distribua à chacun, une lettre de quelques lignes pour écrire en FRANCE, ce qui prouvait à notre famille que nous étions au moins en vie et de réclamer dans la mesure du possible des colis pour améliorer l'ordinaire, et aussi quelques cigarettes.

C'est le Chef de baraque qui en fit la distribution et nous devions lui remettre notre lettre le soir. Inutile de vous dire le temps que nous passâmes, ne fut ce que pour faire le brouillon, voulant en écrire le plus possible dans le minimum de lignes. Ce ne fut pas souvent facile et je sus à ma libération que jamais cette lettre n'était parvenue à ma femme, pas plus que les autres. Ayant été marqué à mon entrée au camp, d'une Croix Rouge, toute ma correspondance était bloquée.

"NOUS QUITTONS ENFIN LE CAMP POUR UN KO"

Puis le matin du 17 juillet et après une fouille en règle, nous **fumwa** rassemblés à cent soixante dix géfangs. Cela faisait un grand groupe. On nous demanda de prendre notre barda, puis nous prîmes le chemin de la gare. Nous nous interrogions tous, pour savoir, aussi nombreux, dans quel genre de KO nous allions être versés.

Parmi nous, il y a toutes les professions, et il est impossible que nous soyions versés dans celle que nous avons été obligé de signaler lors de notre interrogatoire de routine. Qu'allons-nous faire ?

Nous n'avions qu'un espoir, c'était d'être mieux nourris qu'au camp. Nous allions vraiment vers l'aventure.

À la gare, on nous mit par petits groupes et nous nous disions

1 5

tous au revoir et bonne chance. J'étais dans un groupe de vingt, JAFPRKY dans un autre de cinquante et nous pensions être séparés.

Notre étonnement fut grand lorsqu'on nous fit monter dans des wagons de voyageurs toujours Français, avec des banquettes en bois sans compartiments.

Nous avons attendu deux heures avant de partir et toujours pas de direction connue. Un ami avait réussi à avoir une carte de la région et lorsque nous avons démarré, nous attendions de lire le nom de la bourgade que nous allions traverser pour savoir dans quelle direction nous allions. Nous partions vers le Sud et après deux heures de trajet et différents arrêts, nous débarquions dans un bled appelé "FREIWALDKU".

Nous n'avions traversé que **des** forêts et autour de cette petite gare, il n'y avait que d'immenses cheminées. Nous ne pouvions deviner où nous allions travailler. Nous pensions presque tous à la sidérurgie.

Nous descendions en ordre et toujours par groupes. Nous nous disions encore une fois au revoir, croyant toujours être séparés. On nous compta et recompta plusieurs fois, sans pour autant que nous ayons triché comme nous le fîmes par la suite et nous reparçûmes encore tous ensemble.

Contrairement à ce que nous avons connu comme outrages à Trèves et à notre arrivée à Sagan, les gens et les gosses ne nous regardaient pas avec dédain et ne nous lançaient pas de pierres, Chez certaines vieilles personnes, nous devinions plutôt de la pitié, et cette chose s'est

confirmée par la suite, lors de notre contact avec la population ouvrière hormis bien entendu les schuppos et les civils S.S.

Un petit kilomètre et nous nous retrouvions alignés en carré et en groupe dans une cour.

"LE MKRCEE AUX HO@DMS"

Tous les chefs d'entreprise nous attendaient. C'était comme un marché de bestiaux. Le chef de poste Allemand avait tous nos noms et un civil servant de secrétaire allait nous répartir dans différentes usines.

Les patrons venaient tâter nos muscles, prenaient nos noms et des notes et ce à plusieurs reprises, pour savoir à quel poste de travail, ils allaient nous affecter. Nous étions pire que des bêtes sur les marchés de chez nous. Nous avions à faire à des maquignons, mais des maquignons d'hommes et c'était on ne peut plus vexatoire.

J'ai été désigné pour une fabrique de tuyaux de gr@s, JAFFRKY pour une carrière de glaise, PERRIGOT pour une petite ferme. Il y avait un boucher de métier CLOKREC de Taulé qui eut la chance de tomber sur son métier dans une boucherie charcuterie et ses copains de popote ne s'an plainirent pas car son patron trafiquait un peu, CLOAREC l'aidait à le@faire et était dans le secret et donc se servait largement. Sur les cent soixante dix sept que nous étions, il y eut simplement une quinzaine d'autres prisonniers

affectés dans de petites fermes ou chez des commerçants divers. Tout le reste était réparti ou presque dans deux grosses firmes de Tuileries et briquetteries les "Butz" et "Sturm" gros capitalistes. Car en fait de sidérurgie, nous étions dans '-es tuiles.

"NOTRE LOGIS"

Après ce marché honteux, les postens nous emmenèrent dans notre Kommando qui donnait sur cette cour.

Il y avait surtout deux grandes chambres, une au premier étage où nous logions à quatre vingt dix et l'autre au second avec le même nombre environ. Les lits, contrairement au camp étaient à deux éta- ges par travées de quatre, et il y avait une paillasse et chacun une couverture. Un seul grand poêle par chambre, de grandes tables et des bancs. Toutes les ouvertures étaient grillagées avec en plus des barbe-

Pour notre détente pédestre, nous ne disposions que d'un es- pace restre-@-nt de cinquante mètres sur quatre mètrea de large@bien sûr, toujours avec les barbelés e'@, poteaux montant à plus de trois mètres et plusieurs postens de nuit, comme de jour de faction.

Au rez de chaussée, il y avait la cuisine avec uniquement des autoclaves. Pas de dessus. Derrière il y avait une grande salle avec des robinets d'eau froide au- étuste qui ne servait à rien. Nous 'tions dans une ancienne briqueterie v e désaffectée et qui tombait en ruines.

Des courante d'air, en veux-tu ? En voilà ! Des pierres descellées un peu partout où l'air passait de tous les bouts. Ce devait être bon l'été, mais l'hiver pour des températures courantes demoins trente cinq degrés ce n'était plus pareil. Il nous fallait trouver une solution.

La glaise nous a bien rendu service, dans la mesure où son efficacité se faisait sentir. Tout le monde de se transformer en

maçon, pour faire son petit carre, et pour ainsi, conserver le maximum de chaleur, dégagée par ce gros poêle au petit rendement car au début nous n'avions pas beaucoup de charbon mais par la suite nous nous chargeons de nous ravitailler nous-mêmes. Beaucoup de Géphangs étant occupés dans les fabriques à décharger des wagons de charbon en mettaient de côté et dans des musettes réservées à cet effet l'emmenaient au Kommando et ainsi tous les jours notre réserve était remplie et nous n'avons jamais manqué de chauffage.

"AH ! CES W.C."

Nous nous sommes retrouvée, dans notre travée, de bons amis Saïk TEEPOT, CREUSET, RAULT et JAFFRAY étaient au premier étage. J'étais au rez-de-chaussée. Nous étions dans la chambre du premier étage près de la porte de sortie qui menait au W.C.. Cela ne paraît pas mais avec le régime alimentaire que nous subissons chaque P.G. urine une fois,

1 7

si ce n'est plus par nuit. Vous voyez ce défilés D'abord les quatre vingt dix de la chambre du haut puis tous ceux de notre chambre, c'est à un vrai cortège que nous assistions. Ces W.C. comme ceux de Sagan, sont faits d'une longue planche avec des demi-lunes, au-dessus d'un rectangle creusé dans le sol, comme une fosse. Mais cette fois, ils étaient dans une grande baraque en bois en bout du Kommando avec toujours les excréments en vue. Cette baraque est entourée de barbelés, sauf à l'arrière où il y a une trappe qui est réservée pour les corvées de chiottes pour vider la fosse, et qui aura par la suite une grande importance. Cette trappe est perpendiculaire aux traverses de soutien et qui la relie toujours au-dessus de cet immonde de rejets humains.

Dans un coin, il y a des urinoirs juxtaposés, faits en planches avec un bas flanc pour être à moitié séparés des grands W.C. La lumière ne parvenant pas la nuit, il s'est trouvé qu'avec le nombre de prisonniers très pressés la nuit et étant à moitié endormis, il y en ait certains qui ont rempli les poches de leur voisin, involontairement bien sûr. JAFFRAY en sait quelque chose, et il vociférait mais notre pauvre pessimiste accusait bien le coup pour partir ensuite d'un éclat de rire magistral car c'était moi qui m'étais trompé d'adresse. Je me suis offert de nettoyer son pantalon mais comme je n'étais pas doué comme lavandière, il préféra le faire lui-même.

NOTRE PREMIER REPAS EN KO

Quand nous prîmes possession de celui-ci quelle ne fut pas notre surprise. Les cuisiniers avaient fait des pommes de terre en robe des champs et il y en avait un bon tas sur toutes les tables. Et beaucoup de géphangs de sauter dessus et d'essayer d'en mettre dans les poches ou de les cacher sous les matelas comme des affamés que nous étions.

Avec plusieurs copains, nous avons fait la police car les derniers à occuper les lieux n'auraient rien eu. Et puis ça nous faisait mal au ventre de voir les postens et les patrons rire à gorge déployée devant le spectacle qui leur était donné.

Nous donnions à chacun six pommes de terre compte tenu de ce qui avait été pris et en fin de compte il y avait du rabiote et tout le monde fut content. Ce que c'est que la faim

"NOS VOISINS"

En face se trouvaient à environ à cinquante mètres deux petites maisons jumelles occupées l'une, par une femme dont le mari était au front, ayant l'air plutôt légère, et l'autre par un entrepreneur de transports veuf et âgé et de sa fille Lottée dont je parlerai plus loin. Il ne leur restait que deux vieux chevaux et des charrettes encore plus vieilles, pour mener leur pauvre entreprise.

Touchant notre KO, il y a le poste de nos gardien.% qui occupent le rez-de-chaussée de la maison qui devait être celle du Directeur de cette usine désaffectée.

Au premier, il y a un ménage avec quatre enfants. L'homme est mobilisé et les postens s'occupaient particulièrement de la femme un vrai monument costaud comme deu.-Y, rouquines et sale en plus. Ca n'incitait pas les prisonniers à en rêver.

Au second étage, il y a un logement libre qui est réservé aux -K/G au cas **oii** il y ait une maladie contagieuse, en somme un logement de pestiférés.

"NOTRE PREMIER GR-VM MALADE"

Mon ami JAFFRAY tomba subitement malade avec des quarante et quarante et un de température et ce pendant plusieurs jours. Le médecin de notre KO appartient à la "LUFTWAPPE", armée de l'air, dont le terrain d'aviation se trouve à trois kilomètres de nous. Devant la gravité du cas, il fit donc transporter mon pauvre copain dans cette chambre de pestiférés et je dois ici lui rendre un grand hommage car plusieurs fois par jour il venait le voir. Comme il était très contagieux personne ne pouvait le soigner, ni l'approcher sauf un volontaire qui puisse lui donner des médicaments.

Bien entendu, je me suis offert et pendant trois jours et trois nuits, j'ai bien cru que mon ami allait mourir. Il ne réagissait à rien.

J'étais rendu au bout de mon rouleau. Je n'avais pas dormi depuis trois jours et tout contact avec l'extérieur était interdit. Je somnolais donc, et sans que rien ne puisse paraître c'est mon ami qui me tapa légèrement sur la main.

A ce moment, le médecin entra, regarda longuement mon copain l'ausculta. Il n'était plus dans ce demi-coma et ses yeux étaient plus clairs.

A mon grand étonnement, le médecin me serra la main, me laissant entendre qu'il était sauvé et l'émotion que nous éprouvions était sincère avec une reconnaissance réciproque,

Au bout de huit jours, nous eûmes l'autorisation de rentrer au KO. C'est avec une grande joie que nous le fimes. Nous avons été accueillis par nos amis avec une belle ovation. C'était cela l'amitié et la solidarité entre Prisonniers de guerre. Dire que je n'étais pas ému, c'est autre chose et mon ami JAFFRAY me le rendait bien.

1 9

"PAR QUI LES GEPANGS ETAIENT COMMANDES ET DEFENDUST"

C'était le plus haut gradé qui était le chef du KO. Pour nous il était adjudant chef de cavalerie et était donc notre patron.

Il était exempt de travail puisque nous étions plus de cent et il était chargé de nous faire obéir aux ordres que donnaient les Allemands, mais avec quelle ferveur il le faisait. Il nous était plus qu'antipathique car c'était un véritable lèche-cul, toujours dans les jupes des cuisinières ou à faire des salamalecs au PELDWEBEL commandant en chef de notre KO. Tous les jours, il volait un casse-croûte et n'hésitait pas à nous accuser de l'avoir fait, nous étions plus que surveillés sa faute et même une fois à cause d'un cache-col qu'il avait perdu, il fit mettre le revolver d'un posten sur le ventre de Marius soutenant que c'était lui qui l'avait volé. Je suis intervenu en disant au posten qu'il n'y avait qu'à ouvrir la musette de ce dernier pour voir si le chef de poste Français disait vrai, et notre salaud de sous-officier fut confondu. Nous le primes donc en grippe. Nous Tavons mis en quarantaine. De plus, il a été pris sur le fait à s'accaparer d'un casse-croûte et nous le traitons de voleur.

Il resta quatre mois avec nous jusqu'au jour où il reçut les règlements de la Croix Rouge française concernant les P.G.F. pour la réception des dons. Obligation était donnée de nommer un homme de confiance VERTRAUEN MANN pour défendre les intérêts des Géfangs et ce, en parallèle avec le chef de KO pour essayer d'arrêter les abus de certains postens.

Nous étions à ce moment là quelques cent quatre vingt prisonniers et il fallait voter. C'est le juteux Français qui distribua les bulletins et à mon grand étonnement j'ai été élu à l'unanimité moins deux voix, celle du juteux c'est certain et la mienne. Je pense qu'à mon insu certains copains vu les démêlées que j'avais déjà eu avec les schleux avaient du me faire de la propagande.

Pour une raison quelconque, notre adjudant demanda son retour au camp ce qui ne tarda pas et nous en étions tous contents.

Le plus drôle, c'est que le plus haut gradé après lui, tenez vous bien était mon ami JAPPRAY. Vous voyez d'ici le tableau ! Lui, chargé de faire exécuter les ordres des Allemands et moi de les discuter dans la mesure du possible. Il fut aussitôt surnommé le schuppo.

## "NOTRE USINE"

Nous étions vingt Bretons employés dans cette fabrique de tuyaux de grès. Nous commençons à sept heures, le matin et nous nous rendions au travail toujours avec le même posten.

J'étais affecté avec CREUSET à un contremaître qui se chargeait des expéditions des commandes. Il nous donnait le nombre de tubes et de tuyaux, coudes etc ... concernant les sanitaires et les égouts et nous les entassions dans des charrettes qui étaient conduites à la gare, par de vieux chevaux. Le conducteur étant un vieil Allemand-de soixante dix ans' Il ne devait pas savoir ce que c'était la retraite car en régime de dictature il ne devait pas avoir le droit de la réclamer.

20

Ce travail nous apprenait à compter en Allemand bien malgré nous.

Nous avons décidé entre nous, pour ceux qui travaillaient -à l'usine de casser tous les matins un gros tuyau d'une valeur de deux marks alors qu'on nous payait cinquante phénigs. C'était une petite manière de faire du sabotage. Le champion était Paul LE TRIONAIRE de VANNES qui dans ses moments de cafard en cassait plusieurs. Mes autres amis travaillaient soit à la carrière de glaise et amenaient celle-ci à l'usine en charrette, soit au déchargement des wagons de charbon, soit à la fabrication des tuyaux dans des moules, soit à remplir les fours

a les chauffer et a les vider pour mettre en tas dans la cour a l'aide des wagonnets. Dure épreuve pour ceux qui n'avaient pas l'habitude de travailler manuellement et dont souvent les métiers intellectuels n'étaient plus en relation avec ce que nous faisions.

Notre contremaître nous donnait me cigarette de temps en temps. Ce n'était pas un mauvais bougre âgé d'une soixantaine d'années. Il était toutefois étonné lorsque nous sifflions ou nous chantonnions des airs français qu'il connaissait en croyant que c'était des airs allemands.

Avec lui, je m'intéressais à connaître le plus possible de vocabulaire Allemand, pour pouvoir me débrouiller en cas de litige ou pour mieux comprendre les ordres et les contre-ordres, et faire accepter par les schleus certains de nos désiratas qui presque toujours les étonnaient.

Dans chaque fabrique, il y avait un responsable de désigné et j'étais quelquefois appelé dans ces usines pour discuter avec les patrons lorsque ceux-ci n'arrivaient pas à se faire comprendre. J'assimilais assez facilement l'Allemand et cela facilitait bien des choses.

## LA VIE DE CHATEAU

Notre petit groupe employé à l'usine de tuyaux fut détaché pendant quinze jours dans une petite usine de briques dans les environs de Freiwaldau. Nous étions près d'un château en pleine forêt, à côté d'un tout petit village composé de dix maisons et d'un café-épicerie. Il y avait beaucoup de neige et nous étions là pour dégager les voies des wagonnets et les accès à l'usine, c'était une corvée de neige. Nos chaussures étaient inutilisables et nous nous en sommes confectionnés avec des planches bien taillées en forme de véritables souliers avec des chaussettes usées dessus. C'étaient des chiffons qui **riäus** entouraient les pieds.

21

En fouillant les caves **4-U** château, nous avons trouvé de la basane, mais une chose ne gazait pas. C'est que lorsque nous avons fait plusieurs pas dans la neige, celle-ci restait collée à nos semelles et il fallait continuellement l'enlever, sans cela et c'est arrivé, la semelle restait collée à la neige et nous nous retrouvions les pieds nus dedans. Cela m'est arrivé pas mal de fois et je n'ai jamais eu d'engelures. Comme posten, nous avons un Tchèque, le plus sympa que nous ayons connu. Tous les soirs à tour de rôle, il emmenait deux KG avec lui au gasthaus pour faire les courses et tous les trois revenaient bien chauds après moult dégustations de schagtps. Il y avait même

démonstration de danses tchèques sur la table. Il enlevait sa baïonnette, son ceinturon, nous donnait son mousqueton et vlan c'était la grande valse. Comme nous n'avions pas de douches, et qu'après avoir fait le tour du château, nous trouvâmes deux salles de bain au rez-de-chaussée et d'accord avec notre posten, nous allions tous les soirs prendre notre douche ou notre bain, et de profiter des belles serviettes qui étaient dans les-salles et que nous prévoyons de laver comme il se devait. Le château était toujours inoccupé, mais malheureusement l'avant-dernier jour, alors que deux de nos amis étaient bien dans leur bain, le châtelain arriva et leur tomba dessus. Ils eurent juste le temps de prendre leurs effets, de traverser la cour et de rentrer à poil dans notre KO poursuivis par les cris du patron demandant à parler au posten. Ce fut une scène digne des meilleurs vaudevilles.

"SEANCE DE BATTAGE"

Une autre fois, pendant l'été, toujours à côté de Preiwaldau on-, nous envoya la même équipe dans un dominion pour faire la récolte et le battage du blé. Nous étions mieux nourris et pouvions voler de la farine. Comme nous rentrions tous les soirs, nous ravitaillions le KI'. Le travail était le même qu'en France, avec machines à vapeur et batteuse derrière. Pour ma part, j'étais chargé d'approvisionner la batteuse en bottes de blé, de couper la ficelle et d'attendre l'autre botte. Il y avait souvent des creux, où la machine tournait à vide. Ça faisait gueuler le contremaître, mais nous nous en fichions royalement. Cela durait environ quinze jours, alors que logiquement, nous aurions du faire le travail en huit. Le folklore de l'histoire, c'est que nous étions emmenés dans deux charrettes, trainées par deux forts beaux chevaux et conduites par deux vieux anciens soldats de la guerre 1914- 1918 et qui parlaient quelques mots de Français car ils avaient eux aussi été prisonniers en France et ce ne sont pas eux qui nous embêtaient. Au contraire, ils nous donnaient quelques cigarettes et en douce nous achetaient des bocks de bière.

#### NOUVEAU CHANGEMENT DE METIER

Nous fûmes ensuite employés pendant quinze jours dans une entreprise forestière. Notre travail consistait à scier certains arbres marqués d'une croix rouge avec une très grosse scie, ou selon la grosseur de ces arbres, de les abattre à la hache comme des bichérons.

23

Résultat, en même pas une heure, nous nous retrouvions tous avec un superbe sandwich au jambon. Nous n'en avons jamais eu autant. C'était pour nous presque un déjeuner de gala. Inutile de vous dire que nous ne fîmes aucune difficulté pour rejoindre nos postes de trave et ce bien entendu escortés de nos postens or, ne peut plus bougons. Les civils Allemands n'en revenaient pas de notre action et du résultat concret que nous avons obtenu et l'adjudant Allemand commandant notre KI' de méchant qu'il était, s'était radouci.

#### LES CONTRE-APPELS

Pendant ce début de captivité bien souvent la nuit, il y avait des contre-appels. Nous étions tenus à n'importe quelle heure de nous mettre debout devant notre soi-disant lit. Il y avait des comptes et des recomptes, jamais ils ne s'y retrouvaient ce qui nous faisait perdre une heure ou deux par nuit, et là ce fut ma seconde intervention d'homme de confiance.

Lors d'une visite, un dimanche, d'un Officier Allemand et au cours de la revue qu'il passa, celui-ci me fit demander ainsi que JAFFRAY pour savoir si tout allait bien. Je lui fis comprendre dans mon parler petit nègre Allemand que la nourriture était mauvaise, le travail trop dur et les contre-appels de nuit trop fatiguants et que les postens Allemands en passant devant les lits pouvaient vérifier si tout le monde était là et sans pour cela nous faire lever. Et très sérieux, je lui fis comprendre que tout cela portait atteinte au rendement du travail (tu parles d'en rire après !).

Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque cet officier dans un parler presque parisien me dit que j'avais parfaitement raison et que désormais nous ne serions plus mis au garde à vous la nuit devant notre grabat.

Il me dit s'être bien amusé à me laisser parler mon petit nègre mais qu'il m'avait parfaitement compris e'L' c'était là l'essentiel et par la suite nous nous mettions à essayer de comprendre et de parler l'Allemand.

## DU COURRIER ET DES COLIS

Les lettres de France commençaient à arriver, les colis venant de la zone libre aussi. Ce fut pour ceux qui les recevaient un très grand réconfort.

Malheureusement au fur et à mesure que les mois passaient, nous étions bien sûr de moins en moins nombreux à ne rien recevoir. En ce début novembre, nous restions une quinzaine dont moi-même.

Je me doutais qu'il devait y avoir quelque chose de suspect à cet état de choses.

Peut-être ma famille avait été arrêtée en résistant à l'entrée des Allemands à SAINT-BRIEUC ? Peut-être étaient-ils morts dans un

... /11,

24

bombardement ? Où étaient-ils, en Espagne ou en Angleterre ? Etaient-ce le fait qu'à mon arrivée au camp de Sagan, suite à mon intervention j'avais été marqué d'une croix rouge ? Je ne savais que penser et le moral était au plus bas.

En parlant avec JAFPRAY, je lui demandais si dans une lettre qu'il écrivait à sa femme, il pouvait marquer en douce qu'il était avec BOBEZ du stade. Ce qu'il fit et c'est grâce à ce subterfuge que ma famille sut que j'étais en vie et au KO 1 125 à Preiwaldau. Je l'appris à la libération.

Début décembre, je n'avais toujours rien, ni lettre, ni colis et je me morfondais dans toutes sortes de pensées.

Nous faisons popotte à six. JAFFRAY. CREUSET, TEEPOT, RAUIT, VAIUELET et moi-même. A part moi, tous les autres avaient reçu beaucoup de colis, et lors du casse-croûte le soir, je m'arrangeais pour descendre aux lavabos faire un semblant de lavage pour ne pas participer à ce petit repas car je ne pouvais rien amener.

Mais inexorablement, mes amis me recherchaient, me trouvaient et m'obligeaient à partager la pitance avec eux et les jours passaient et toujours rien.

Le 15 décembre, nous ne restions plus que deux à n'avoir rien reçu, le 20 Décembre, j'étais le seul, car l'autre PG étant indigent c'est sa commune qui lui avait expédié un fort joli colis. Je voyais Noël arriver, mes autres amis recevaient toujours des colis de leur femme bien sûr mais aussi d'oeuvres diverses.

Entre temps, nous avons reçu du camp une circulaire donnant autorisation à l'homme de confiance en Allemand VERTRAUEM l@iM, d'assister à l'ouverture des colis, car beaucoup de postes mettaient à gauche pour leur compte personnel des denrées qui étaient soi-disant Interdites, et j'en reçus en

même temps la liste et je vous prie de croire qu'à partir de ce moment-là l'étagère servant à supporter les denrées resta vide ou presque. Cela faisait plaisir de voir la joie qu'éprouvaient les Géfangs au reçu des paquets, et ce peùit serrement de coeur que j'avais en lisant les listes d'arrivées croyant y lire no-i nom mais je ne recevais toujours rien.

Et puis le 24 décembre 1940, mon ami JAFFRAY, Chef du KO qui recevait le courrier arriva comme un fou à la fabrique. Il tenait un paquet de lettres attachées avec de la ficelle et qui m'étaient-, toutes destinées. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Mon contremaître qui était au courant de ma déconvenue était presque aussi heureux que nous. Il m'indiqua un petit coin tranquille où je pus lire enfin des nouvelles de ma femme, de mon fils, des parents. Tout le monde se portait-,.- à merveille. Mon cauchemar prenait fin.

à mon retour, je sus qu'après les renseignements fournis par JAFFRAY, ma femme après de nombreuses démarches avait appris qu'il

25

niy avait qu'un seul prisonnier du nom de BODEZ, mais qu'il était d'Alluain dans le Nord, ça ne correspondait pas du tout. Tout le monde s'inquiétait car le bruit circulait à SAINT-BRIEUC que j'avais été tué lors de -notre bagarre à Orvilliers Saint-Julien où je m'écroulais et que les camarades briochins qui me suivaient m'avaient vu et qui avaient eu la chance de n'être pas prisonniers, d'où l'angoisse de ma famille mais qui ne perdit jamais confiance. Ma femme ne pouvait pas croire que je fusse tué et pourtant que de femmes sont devenues veuves tout en croyant à leur destinée.

Dans les lettres que je lisais et relisais, il était question de colis partie. Enfin, j'allais pouvoir mettre mes colis à la masse et le soir du 24 décembre, j'eus l'agréable surprise de voir mon nom sur la liste de ceux-ci. Oh ! Ce n'était qu'un petit colis de un kilo venant de la zone libre où mes parents avaient des amis à VICHY. Mais pensez, une botte de pâté, un paquet de petits beurre, du chocolat, deux paquets de cigarettes, uii petit pot de confitures, une paire de chausse-,-tes, et le tour était jové. Mais quelle joie ! Ce ne fut qu'un début car entre le 24 décembre 't940 et le 2 janvier 1941, je reçus six gros colis. Je ne faisais plus parent pauvre et dans ces colis, il y avait toujours un peu de café moulu que ma femme avait pu camoufler aux Allemands. Quel luxe pour nous autres, et à tour de rôle j'invitais tous nos amis du KO à venir goûter un bon petit jus sans Ersatz.

LE 25 DECEMBRE 1940

Puis ce fut notre premier Noël de prisonnier. Nous avons la chance de posséder en Maurice 'LRVOAS de Taul-é dans le'Pinist@re, un super- be Baryton.

Comme nous n'avions pas encore **eii** l'autorisation de créer un théâtre dans la salle du rez-de-chaussée qui ne servait à rien, ce fut l'escalier qui descendait de la première chambre vers les cuisines qui nous servit d'estrade et nous n'avions pas encore de prêtre dans notre KO Et c'est le coeur serré que nous écoutâmes ce "Minuit chrétierflet ce "Noël en Mer" chanté par Irvoas de sa voix de stentor et qui nous allait jusqu'aux entrailles et je revois beauuoup de larmes sur les joues creuses de nous autres pauvres P.G.

Puis ce fut Henri Lavignasse, un Nantais pur sang et = amu- seur nO 1 qui nous raconta quelques histoires et notre Marius National, Pierre SERVANT, un

authentique Marseillais, qui avec son accent prononce fit rire tout le monde en imitant FERNANDEL et combien d'autres Géfangs qui se découvrant la vocation de chanteurs animèrent le reste de la nuit.

Et tout le monde de marquer le coup par un succinct petit réveillon. Pour notre groupe nous avions des sardines, du pâté, du poulet en conserve et un gâteau 4/4. Il n'y avait ni vins, ni alcools mais un bon petit jus. Nous avions marqué le coup pour Noël et c'était l'essentiel.

27

## NO'PRE CHAMON

Avec un autre ami, nous avons **composé** la **marche de** notre KO C'était sur l'air des "artilleurs de Metz" et avant chaque séance, nous la chantions accompagnés par l'orchestre. C'était le 25 octobre 1940.

1er couplet            Quand le dimanche s'amène Prisonniers de Preiwaldau Qui toute la semaine  
Bossaient comme des chameaux C'est le moment de rirl Sans attendre à demain  
Et pourquoi il faut dir' En coeur ce **gai** refrain

REFRAIN                Prisonniers, mes chers frères La prison sera moins amère Si nous savons être joyeux  
La classe viendra vite et nous serons heureux Et répétons de **gai** refrain  
(bis)

La classe sera proche quand nous            serons don l' train

2e couplet            La séance commences  
Chacun sa place a pris  
Sur les bançs, sur les lits Puis c'est le grand silence Et deux heures  
durant Oubliant nos malheurs Dans un enchantement  
Nous promenons nos coeurs

3e couplet            Les heures sont plus            brèves Au théâtre qu'en prison C'est  
le pays du rêve **Celoi** de la **chançon**  
En eev@vant **la** fahme  
**dii @ëi@e** de nos amours  
Ubus redisons sans cesse  
Ééneant à ces beaux jours

Dernier REFRAIN : Prisonniers mes chers frères Le togité qui p  
ere. OZYslinesb éphém  
un jch4 fida.9 p  
Et **nduo**                **la** Preiwaldau et ses poux Et                (b@is)  
Ce                        (bis)  
La                        amis, c'est peut être demain.

## LES JEUX

Avec la Croix rouge, nous -avons reçu une table de ping pong avec quatre raquettes et de suite nous organisions des championnats sous la tutelle des Frères YSNEL de CAEN, de vrais champions. Il y avait beaucoup d'adeptes. Il m'est arrivé d'arriver une fois en finale avec s doute beaucoup de chance.

Et puis un jour, deux copains passèrent dans nos rangs, avec un papier en carré plié en huit, ils nous prenaient la long,,ieur de l'on- gle du pouce gauche. Nous nous demandons pourquoi et le soir réclamant le silence, ils annoncèrent que suite à leur passage, le vainqueur de la plus grosse biroute était BODEZ, suivi de JAFFRAY. Bien sULr tout était arrangé et de noua'montrer le diamètre car suivant les dimensions, ils avaient coupé aux ciseaux le bout de papier qui leur avait servi à pren- dre la longueur de nos ongles et ils faisaient ce qu'ils voulaient. De quoi bien rire évidemment.

Pour le ma di gras, nous avions organisé un carnaval, et il est dommne que nous puissions reproduire ici, la photo, qu'un ami a pu ramener.

Avec du papier et des cartons de toutes les couleurs, les plus doués s'étaient confectionnés des habits ou chapeaux. Nous autres, l'orchestre, nous étions faite des vestes blanches, genre SMOKING avec des revers roses et un noeud papillon rose.

Deux Géfangs de Pont Aven avaient confectionnés des coiffes et des robes de leur région Bretonne. Il y avait des Auvergnate qui n'étaient pas en reste. JAFFRAY, bien entendu, avait le chapeau de garde cha#gtre de l'Empire. Il y avait des bagnards et leur garde, des as de cartes, un prestidigitateur des marins, des clowns, des dominos, des coureurs cyclistes, des pirates, des cavaliers, des facteurs etc...

Vous dire les heures passées à confectionner des travestis seraient effarant et chacun d'espionner son voisin pour savoir quel déguisement, il allait prendre et tous de garder le secret jusqu'au défilé final qui se passa en monome au grand émerveillement de ceux qui n'avaient rien fait. Ce fut encore une soirée qui nous fit oublier nos mauvais moments.

Le samedi soir, nous organisions des jeux de société, échecs, dames, manille, belotte, bridge etc... Comme il n'y avait que trois joueurs de bridge, je me résolus donc à apprendre ce superbe jeu. Mes partenaires étaient vraiment très forte et le résultat c'est qu'après la pa.- nous passâmes pas mal de demi-nuits à jouer et rejouer. Les parties étaient intéressées par un phining du point, ce qui n'allait pas très loin. Ce qui n'était pas de mgme pour les joueurs de poker qui jouaient beaucoup plus gros mais sans grande casse.

29

En parlant de croix rouge, tous les mois je me rendais au cam-P de Sagan pour y recevoir les vivres qui nous étaient allouées. J'essayais toujours d'en recevoir plus, mais tout était contrôlé et vérifié. Il y avait quelquefois une ou deux rations en moins et d'autres fois, c'était l'inverse. Quand il manquait des rations, c'était JAFFRAY et moi qui donnions la nôtre et quand c'était l'inverse, nous les distribuions KG qui recevaient le moins de colis.

Quand j'arrivais au KO, j'étais très attendu. Tous les vivres étaient déchargés et nous les mettions sur les tables de la première chambre et devant tout le monde, je faisais le partage. Cela faisait de cent soixante à cent., quatre vingt parts selon l'effectif. J'avais la confiance de mes camarades et il ne pouvait pas y avoir de tricherie et je n'ai jmmais trouvé de râteurs en la circonstance.

"LES VOYAGES A SAGAN,,

Nous étions à environ vingt-cinq kilomètres de Sagan et comme moyen de locomotion pour chercher ces vivres, une charrette menée par un cheval l'été et l'hiver ce mode de locomotion se transformait en traîneau avec la cloche traditionnelle au-dessus de la tête du cheval. En d'autres circonstances c'eut été très folklorique car nous étions au coeur de l'ancienne Pologne. Comme c'était le transporteur installé en face du KO, c'était donc sa fille LOTTEE qui conduisait l'attelage avec à côté d'elle le posten, moi je me trouvais derrière sur une autre banquette.

L'été cela allait, mais l'hiver avec des moines 350 c'était très pénible bien que nous ayons des couvertures en quantité suffisante, nous traversions les grandes forêts de Silésie avec un, deux ou trois mètres de neige et il

fallait ramener le traîneau plusieurs fois sur les pistes et nous avons pris de bonnes bièches.

Nous traversions trois villages et dans chaque il y avait arrêt car LOTTEE comme le posten voulaient boire chaud et le ponten avec du schnappe.

Je restais bien entendu don le chariot et je perçue une altercation entre mes deux convoyeurs. Je compris qu'il s'agissait de moi et au lieu que je reste grelotb--r dehors, LOTTEE m'appela, me fit comprendre que je ne pouvais aller dans la salle commune mais me propo- sa de prendre un jus dans la cuisine. Je ne me fis pas prier deux fois, et la patronne du gasthaus me mit une petite lampée d'alcool qui me ragaillardit. A chaque étape, grâce à LOTTEE, ce fut le même processus. L'été, c'était la bière et l'hiver le jus et le ochnapps.

1 LOTTEE était avant la guerre mannequin à BERLIN dans une haute maison de couture. C'était une très belle fille, sensationnelle car très travailleuse et qui par suite du départ de ses frères à la guerre restait le seul rempart pour aider son père.

30

Nous avons noué connaissance très brièvement lors du premier voyage que je fis au camp de Sagan car le posten était omhi-présen'. , mais l'occasion de mieux converser nous fut fournie par l'arr-. 'vég d'un wagon de charbon qu'il fallait décharger de suite pou-- le rendre libre et ce un samedi aprbs-midi alors que nous ne travail- lions pas et qu'il fall-ait être volontaire, LOTTEE par l'intermédiaire d'un posten me fit demander.

Comprenant que cette fille n'@-@tait pas nazie pour deux sous et le parti que je pouvais e.-i tirer pour peut être nous rendre service. Tout en déchargeant le wagon, je lui demandais s'il lui était possible pendant que je vérifiais les vivres au camp et les réception- nais avec le posten, cela durait entre une heure ou deux, de descendre à la ville pour nous acheter des menus objets dont nous avons besoin, rasoirs, couteaux etc... Elle accepta d'emblée et nous nous m'imes d'ac- cord. Je lui fournissais la liste de nos desideratas et lai-,ent néces- saire à ces achats, le tout dans un petit sac, et le moyen de lui passer tout ça. Nous avons convenu qu'avant le premier village, -)@e lui taperais dans le dos, qu'elle tendrait la main gauche enarrière, je lui remettrais le petit sac. Le posten étant à la droite de LOTTEE, n'y voyait que du feu. Pour la remercier, je joignais toujours une tablette de chocolat.

Quand elle venait nous reprendre au camp, elle avait fait un petit paquet avec la note et la monnaie en- -rigtour ou si je lui devais de l'argent, elle le notait et la fois d'après @e le lui rendais. Tous les prix étaient marqués et je pouvais donc tout distribuer et récupéra l'argent près de tous les géfangs qui avaient commandé quelque chose. De temps en temps, pour mettre nos comptes à jour, en toutetranquii[ité, j'allais lui donner un coup de main à décharger un wagon de charbon et souvent lui demander d'autres services qui pouva4@ent être dans ses moyens et qu'elle ne refusait jamais surtout au point de vue pharmacie. Jamais, je ne pourrais mettre en exergue les services que cette femme a pu nous rendre et son sérieux à tous points de vue. Ettous les copains de taper du pied quand je partais au camp en compagnie de cette belle fille. Je faisais des envieux.

Une anecdote amusante lors de nos nombreux voyages. Nous avons un posten qui adorait le schnapps. Il en a tellement ingurgité qu'il était complètement ivre. Il a fallu à l'avant dernière halte que je le porte dans notre traineai@ que je l'allonge à ma place derrière,

que je le recouvre de couvertures et je prenais sa place à côté de LOTTEE. Nous nous en sommes bien mmiisée, mais l'arrivée au KI' fut moins drôle. Ce posten était un chic type et nous donnait de temps en temps des cigarettes, il parlait le Français couramment puisque ayant travaillé quinze ans à PARIS. Pendant que LOTTEE allait rendre son rapport au Peldwebel, je conduisais le posten dans sa chambre. Il ronfla aussitôt, et le lendemain ~~Ma~~ Mais quelle icève, 4-1 me remercia et me dit qu'il n'avait pas été

31

Autant LOTTEE était sérieuse, sa voisine de maison ne l'était pas du tout. Elle travaillait dans une petite usine de briques avec un seul prisonnier, célibataire, elle se l'octroyait sans que celui-ci ne se fasse prier, mais que de souc-@-a ils me donnèrent. Notre ami en question faisant 'Le mur le soir, couchait avec se. belle et rentrait le matin au'KO. Les postens auraient pu le voir rentrer. A force de l'engueuler il a quand même compris, et ce ne fut pas de tout repos. Enfin, ça lui évita le camp de Rawaruska.

#### LES TRAVAILLEURS DE LA SEMAINE ANGLAISE

Au début de notre arrivée dans de KO, nous crevions littéralement de faim et le samedi après-midi ou le dimanche matin moyennant de bons casse-croûte, ceux qui le voulaient allaient scier du bois chez les particuliers) autant dit chez les particulières car les maris hormis ceux qui travaillaient aux usines étaient au front. Il s'est bien sûr produit une promiscuité, et les célibataires étaient les plus nombreux comme volontaires car ils étaient deux fois mieux nourris. Il fallait bien récupérer les calor:L-s perdues.

Un samedi après-midi alors que j'étais à laver mon linge, on vint me chercher pour charger un wagon. J'avais le cafard et rien ne gazait, c'était à l'époque oh je n'avais ni-:.,-lettres, ni colis et j'avais beau arguer que c'était jour de repos qu'il fallait que je fasse mes travaux de propreté, rienilyfit. Je fus emmené presque de force à l'usine pour charger les chariots de tuyaux pour remplir le wagon. Je me trouvais seul avec le contremaître et je lui fis comprendre que je ne voulais pas travailler et c'est lui seul qui a rempli les chariots pour que je ne sois pas puni. Nous partîmes à la gare. J'étais avec un manoeuvre uniquement chargé de conduire les chevaux. A la gare, je mis de la paille dans le wagon et je m'y suis couché continuant ma sieste. Le manoeuvre ne pouvant rien obtenir de moi, alla prévenir le chef de poste et deux postens baïonnette au canon vinrent pour me forcer à travailler. Je leur ai dit qu'ils n'en avaient pas le droit et que je ne ferais rien. Je fus emmené military-police au KO encadré de mes deux postens et qui me piquaient les fesses pour me faire avancer plus vite. Mon arrivée fut très remarquée. Les copains étaient inquiets : Qu'est-ce que tu vas écoper, obéis et on va te donner un coup de main, retourne au boulot, on préfère te garder que de te perdre. Le Peldwebel essaya de me prendre par les bons sentiments rienn>fit. J'étais buté et de très mauvais poil, car je n'oubliais pas les petits coups de baïonnette sur mon postérieur, les civils d'ailleurs qui avaient vu la scène n'avaient pas l'air d'accord avec les postens. Il y eut un coup de fil au camp et on m'expédia dans la prison civile, sous la mairie.

C'était une prison comme beaucoup d'autres en sous-sol avec un vasistas protégé par des barres de fer, -oesez spacieuse. avec un petit banc, une tinette, un haut banc et une porte très épaisse. Il pouvait être seize heures et je n'arrêtais pas de ruminer un tas de

32

choses, puis vers dix neuf heures, beaucoup de bruit, des gens descendaient l'escalier, et ma cellule était envahie. Il y avait les de= postens, le Felwebel, mon patron et un officier Allemand avec son secrétaire. Je fus interrogé brutalement. Vous pensez, un pauvre petit Français qui voulait leur résister. Je me suis défendu de mon mieux disant que la Rot Cros Internationale nous accordait le samedi après-midi pour faire notre toilette, nettoyer notre linge et le raccommoder et faire nos menus travaux et que le samedi-d'avant je n'aurais pu le faire ayant été de service au camp, que le moral n'allait pas et que j'étais-très fatigué, que mon patron aurait du demander un volontaire, le payer et lui donner un casse-croûte, que son wagon serait alors parti en temps et heure voulu et qu'il n'aurait pas perdu d'argent. On me laissa m'expliquer en Allemand pour que tout le monde comprenne et j'ai rajouté que j'avais les fesses endolories. Rien n'avait échappé à l'officier. Il y eut alors une altercation entre les présents et l'officier dans un Français parfait me dit que dans le fond j'avais raison mais que en temps que P.G. j'en n'avais aucune manifestation à faire surtout comme homme de confiance et qu'il ne fallait surtout pas que je recommence et que pour cette fois il me libérerait.

Il ne connaissait pas le tempéramment Breton car plusieurs fois je me suis manifesté mais j'eus la chance de ne pas tomber sur le même officier.

Inutile de vous dire la joie et l'ovation que je reçus mon retour au KO vers vingt heures. Je crois que ce soir-là, il y eut double ration de dessert et de café dans notre petite popote. Le surlendemain au retour au boulot, le contremaître n'en revenait pas et ce jour-là, nous battîmes le record de tuyaux cassés.

"ET CE FUT LA FAILLITEI"

Je ne sais si c'est à cause de cela mais aussi paradoxal que cela puisse paraître notre fabrique ferma. e-cause, Faillite !!! Nous nous en réjouissions mais qu'allions-nous devenir? ! Où allions-nous être envoyés ? Il s'est trouvé que d'autres fabriques de la même ville avaient besoin de main-d'oeuvre, nous y fûmes donc disséminés. Pour ma part, je tombais dans une tuilerie chez Butz en même temps qu'un contingent de jeunes filles Polonaises obligées de travailler. Il y en avait de toutes les catégories, jolies, moches, sérieuses, pas sérieuses, celles-ci étant tout de même plus rares, exactement comme on en rencontre dans tous les pays.

Notre travail étant très sale, tous les soirs nous prenions une douche et une fois il a fallu que je chasse une de ces femmes qui s'était introduite chez nous pour chercher fortune, ce ne fut pas drôle mais elle s'en tira avec un bon lavage de tête et nous étions tous à poil sous notre douche

33

NOUS HERITONS D'UN INFIRMIER

Comme nous dépassions les cent cinquante hommes, il nous fallait un infirmier. Il se trouvait que parmi nous notre ami Bouboule était le seul à avoir travaillé dans un hôpital comme aide-soignant. Ce fut ce que de prononcer le mot

Ce fut un vrai folklore et le toubib aviateur Allemand prit bien la chose car notre Bouboule fut on ne peut plus dévoué sauf lorsqu'il se dégoûta pour garder notre pestiféré JAFFUY mais ça on peut le comprendre. Ce fut en tout cas un ami qui marqua de son originalité notre KO. Ce fut une grande joie pour lui lorsque nous reçûmes un jour un Curé Breton qui allait partager son

habitable. Il couchait avec lui dans l'infirmierie juxtaposée à notre chambre du premier avec vue par un panneau ouvert sur cette "Zimmer" chambre. Il y avait des fois des éclats de rire. Bouboule était communiste et essayait de convertir notre curé à sa doctrine et notre curé essayant d'en faire de même pour le convaincre que le Catholicisme était le seul moyen de bien vivre sur terre. Comme nous étions de tous les lieux et que parmi nous il y avait des gars diplômés et très intelligents et de tous les partis politiques, il y avait de ces conférences contradictoires sensationnelles toujours empreintes de cordialité. Il n'y avait jamais de fâcheries, quelques soirees - t les termes employés pour essayer de se convaincre les uns comme les autres.

Pour ma part, je composais pas mal de chansons et de poèmes que je chantais ou déclamais lors de nos séances théâtrales et toujours avec la mise en boîte des sauteries.

## LES SPORTS

Nous avions une équipe de foot et eûmes la chance de rencontrer nos amis Belges de Rauschia à cinq kilomètres de Preiwaldau et de HALBAU, à dix kilomètres de chez nous. A RAUSCH.A, nous gagnâmes cinq à un et au retour nous ne faisons que-match nul. Je jouais à ce moment là comme demi-centre et nous coïncions les poteaux de but avec des briques et lorsque nous jouions contre HALBAU, sur notre terrain lors d'une glissade, je me coupais le dessus du pied droit perdant mon sang en abondance. - On me fit un garrot puis on me sangla le pied. Le posten responsable téléphona au terrain d'aviation pour savoir s'il y avait un docteur. La réponse étant affirmative, on m'attendit. Le terrain d'aviation étant à trois kilomètres, soutenu par mon ami JAFFRAY, il nous fallait le faire à pied, accompagnés toujours du posten. A chaque pas, je laissais une trace de sang sur la route et notre gardien faisait mine de ne pas s'en apercevoir.

Lorsque nous fûmes arrivés, c'était le docteur de notre KO qui était de garde. Le posten se fit proprement enguirlander pour, ne pas me transporter en chariot jusqu'ici.

34

Pendant ce temps, une infirmière est accourue et ma plaie fut très bien désinfectée, mais devant la gravité de ma blessure, il fallut recoudre les chairs, j'eus une vingtaine de points. Je ne sais si c'est l'odeur de pharmacie ou le fait de voir le toubib plonger son aiguille dans mes chairs mais mon ami JAFFRAY tomba dans les pommes et un comble il fallut alors le ranimer et le soigner.

Depuis, nous en avons bien ri. On nous ramena au KO en ambulance et je fus arrêté pour un mois, mais comme je n'étais pas très courageux, cela s'est terminé par deux mois d'arrêt de travail. Pendant ce temps, je m'habituais de plus en plus à l'accordéon piano étant sûr dans la journée de ne pas trop casser les oreilles aux copains. J'écrivais, je n'arrêtais pas d'écire et c'était pour moi un meilleur passe-temps que de lire.

## L'APPRENTISSAGE D'HOMME DE CONFIANCE

Durant mon apprentissage d'homme de confiance, j'avais remarqué que les postens, lorsqu'on les prenait en défaut étaient plus conciliants et Dieu sait s'il y en avait qui s'y trouvaient.

Il m'est arrivé, lorsque je demandais une entrevue avec le Feldwebel accompagné de JAFFRAY de trouver plusieurs femmes dans leur poste. Je faisais mine de rien.

Gentiment, le lendemain, et avec un air blagueur, je lui faisais remarquer que c'était interdit dans ses règlements ; ou encore, nous les trouvions tous saouls, on ne peut mieux, ou encore il avait accepté une tablette de chocolat que je lui offrais avec le sourire et surtout qu'il le donne à ses gosses sans qu'il puisse se douter que c'était une arme à double tranchant et qui me servit beaucoup surtout lors de la distribution des colis.

Tous ceux-ci étaient ouverts devant le géfäng, le chef de KO, le posten délégué et moi-même.

Il y avait bien sûr des choses interdites et en fait de petits pois marqués sur la botte c'était un bon petit rouge qu'il y avait dedans ou de la goutte ou de l'apéritif et même certains recevaient des bouteilles de vin bien emballées et sans qu'il y ait des cacheries et quel est le P.G. qui n'a pas reçu une lettre mise dans un tube de cachets d'aspirine bien enfoncée dans du beurre ou autre matière ?

Lorsqu'elles étaient découvertes, je faisais mettre toutes les choses de côté et lorsque la distribution était finie, je demandais au feldwebel si les KG buvaient ce qu'ils recevaient au poste de garde, il ne se mettait pas en tort et qu'on lui offrirait un petit coup plutôt que de tout perdre, il fallait bien essayer quelque chose et neuf fois sur dix, ça marchait.

35

Pour les lettres, je demandais au schleu de me les donner que je les lui traduirais et que je les lirais au KG et que je les déchirerais devant lui. Ce fut accepté et je lisais intégralement le texte au PG qui avait été coincé et je changeais les termes à l'Allemand surtout lorsque ceux-ci étaient attaqués.

#### UNE MAUVAISE PASSE

Pendant presque trois ans., nous sommes restés dans ce KI', nous avons été remplacés par des Juifs Français, femmes, hommes, enfants en **1942**,. J'en parlerais plus loin. Je n'ai pas réussi ma petite manoeuvre d'intimidation, si l'on peut dire avec un **fou** d'adjudant hitlérien au possible avec lequel on ne pouvait pas discuter. Nous en avons été chagrinés et nous avons donc prévenu nos familles de faire bien attention aux colis.

Une fois, cependant nous l'avons bien eu. Un dimanche matin,, on appelle JAFFRAY et le contrôle d'effectif est ordonné. Tout le monde descend dans la cour mais deux de nos PG célibataires m'avaient prévenu la veille qu'ils découchaient et ils n'étaient pas revenus. Je prévenais les présents de leur absence et qu'il fallait absolument foutre la pagaille, se mettre en quinconce et bouger continuellement. Au premier compte, il manquait un homme. Le juteux criait-@%t gesticulait. Je lui disais qu'il s'était trompé et qu'il n'avait pas du me compter. Il recompte et là il y en avait deux de trop. Le cirque a continué dix fois et il n'y avait jamais le même compte. Je croyais que nous allions le faire devenir fou mais tout cela a permis à nos deux manquants d'arriver et de se mettre avec nous. J'étais donc sûr que nous étions au complet, et nous étions cent soixante et onze. Je prévenais les amis de ne plus faire de cirque puisque tout le monde était là.

Je demande au feldwebel de compter en même temps que moi,

et du premier coup nous tombions pile à cent soixante et onze. Le pauvre, il se demandait si c'était du lard ou du cochon. Là, il n'a plus insisté car j'avais un petit sourire narquois qui lui faisait croire qu'il ne savait pas compter. Mais nos deux copains ont eu chaud !

Quand nous rentrions du boulot, il faisait la fouille, avec ses postens. C'était pour nous embêter car je ne vois pas dans les tuileries, briquetteries, tuyaux ce que nous pouvions voler. C'était surtout les cultivateurs et ceux qui travaillaient chez J..es particuliers qui étaient visés. Un jour, Pierre CLOAREC de Taulé avait glissé un saucisson dans son pantalon. A la fouille, il se croyait attrapé, lorsque 'Le posten tâtant mon CLOAILPC s'excusa, eut un large sourire et CLOAREC de rire encore plus, car son zizi depuis longtemps ne se mettait plus en colère mais que de rires lorsqu'il nous raconta sa mésaventure et le posten de penser "Ils sont drôlement montés ces Français".

36

#### LA MANIÈRE DE PRENDRE L'AIR

Le mode de sortie était simple, bien que tout fut bloqué, soit par les barbelés, soit par les portes bloquées ou les postens de faction.

Mon grand copain, Maurice, un bretonnant du Finistère, un jour qu'il était de corvée de 'chiottes' avait remarqué que la trappe par laquelle ils sortaient tous les excréments avec un grand seau attaché à un grand bâton qu'il vidait dans une tonne à purin n'était pas fixe et qu'il était facile de l'ouvrir de l'intérieur. Il suffisait de franchir la planche là où l'on pose un pied sur une traverse de soutien perpendiculaire à celle-ci et large d'environ dix centimètres, de passer au-dessus du tas d'immondices, de soulever le clapet de cette trappe au carré de soixante quinze centimètres, de se glisser dehors, de remettre cette trappe. Surtout pendant les deux mètres qu'il fallait faire attention de ne pas glisser et de tomber dans le tas de merde. Comme cela est arrivé une seule fois heureusement à un libertin qui essayait de s'en dépêtrer. Heureusement qu'avec le ballet continu des pisseurs, ceux-ci le tirèrent de sa mauvaise position et d'aller chercher de l'eau aux lavabos et de l'asperger jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune trace. Ce petit ballet ne passa pas inaperçu et notre copain de se mettre à poil et tout le monde de rire, et de mettre ses habits à sécher à l'intérieur des feuillées sans question qu'il les monte dans sa chambre. C'était inénarrable, car en plus c'était certainement le plus coquet du KO. Je vois encore sa cravate, car il en portait une, à sécher au-dessus de la porte des W.C. Il n'en fut pas vexé pour autant et recommença à sortir le samedi d'après mais cette fois sans tomber dans le trou. Je ne sais ce que sa nana en pensa mais je crois qu'il a dû avoir quelques flacons d'eau de cologne au cas où il récidiverait. Les postens Allemands eurent bon dos car il avait manqué quelques sorties, mais l'Humour et l'Amour allant de pair, tout paraît-il se passa bien.

Pour continuer sur ce chapitre, nous poussions Maurice et moi, un wagonnet de briques à l'intérieur de l'usine.

#### JE SUIS PASSE GARDIEN DE W.C.

Subitement sur notre chariot et en passant devant un coin sombre, avec des niches à sécher, nous reçûmes un petit paquet sur notre wagonnet. Ce fut un arrêt immédiat et dans une alcôve, il y avait une femme qui faisait signe à Maurice de venir, je maintenais le wagonnet en reculant un peu et prenant tout mon temps et pendant ce moment là mon Maurice qui était un très bel homme et seul dans la vie, à cause du casse-croûte, se laissa influencer, mais mon loustic

de Maurice exigea deux casse-croûte car je faisais le guet et par la suite, il m'est arrivé certains jours de garder et de tenir la porte des W.C. alors que Maurice et sa plépée étaient dedans. Mon Maurice

37

était vraiment culotté ou déculotté et pour ma peine j'avais droit tous les matins au même petit casse-croûte, le tout envoyé au même endroit à la même heure et sur notre wagonnet. Je ne voyais que ce moyen de le protéger et quelle protection. J'étais donc coupable et cela dura jusqu'à notre remplacement par les Juifs et pire notre Maurice allait rejoindre sa belle chez elle, son mari travaillait dans la même usine que nous. Il travaillait de nuit et notre ami en profitait. Pourtant cette femme était moche et je ne comprenais pas que mon ami puisse y tenir à ce point. Il est vrai que les casse-croûtes, les visites chez elle, la cave qui était bonne, l'incitaient à continuer. Une nuit cependant alors que Maurice se trouvait chez elle, un coup de sonnette retentit. Le mari ayant oublié son goûter revenait pour le prendre. Personne ne bougea à l'intérieur et après plus d'un quart d'heure de sonnerie, le mari se lassa redescendit l'escalier et sortit voir si sa femme n'était pas chez sa soeur à trois cents mètres de là. Inutile de vous dire que Maurice en profita pour détalier en vitesse.

#### UNE INTRUSE DANS LE KI'

Il était tellement culotté ce Maurice qu'un soir à la rentrée au KO, il voulait faire une bonne blague à ses amis et d'accord avec sa maîtresse.

Il lui porta sa capote de K.G. avec son calot et celle-ci entra dans notre KO. Personne n'en eut mot à part les quatre copains, qui couchaient dans la travée et moi-même bien entendu. Il fallait le faire ! Maurice voulait faire profiter ses trois autres copains de la présence de cette femme qui était tout à fait d'accord pour... rendre service

Deux réussirent sans difficulté et le troisième ne put absolument rien faire et il paraît que cela faisait pas mal de bruit dans le coin mais personne ne pouvait penser, ni croire qu'une femme Allemande se trouvait dans notre KI' et notre Maurice de se foutre de la tête des copains, le lendemain matin toujours avec la capote et le calot de Maurice, cette femme rejoignait son travail t-ntre, tous-les géfangs et en rang.

Presque invraisemblable cette histoire... Tous les témoins sont encore vivants et en riant toujours à gorge déployée lorsque nous nous rencontrons dans les réunions d'Amicales A.C.P.G. des VIII et qu'ils en reparlent.

#### LA FETS@PORAINE

Un de nos jeunes volontaires aux armées de dix huit ans, Rocheteau de PARIS qui faisait partie de notre théâtre et à qui étaient attribués les rôles de femme vedette (et tellement bien maquillé que tout le monde ne le sachant pas aurait pu se tromper) avait vu en passant près de la mairie une petite fête foraine avec manège, etc... Il en avait une certaine nostalgie et décida d'y aller.

38

Rien a faire pour le retenir, c'était un tres beau gars. Il emprunta le canal habituel de sortie par les W.C. Il monta sur tous les manèges et eut un succès fou près des jeunes filles allemandes

Malheureusement, il alla un peu trop loin car il faillit souffler la connaissance d'un de nos postens. Celui-ci le reconnut et le ramena en vitesse au KO et de m'appeler et de discuter avec le Feld@webel pour ne pas qu'il porte le pet.

Je fis valoir sa jeunesse, qu'il n'avait rien fait de mal, que c'était un grand gosse, qu'il était sorti à la barbe du posten de garde et je pense que c'est ce dernier argument qui fit que notre ami ne fut pas puni.

## LES TATOUES

Il y avait un excellent tatoueur parmi nous et quelques P.G. en profitaient. Marius et Maroco se firent tatouer une tête de lion sur le bras gauche et comme inscription "battus peut être, vainc:us jamnis". Et une journée d'inspection, on nous fit tous nous mettre à poil au pied de notre lit. C'était pour voir s'-il y avait parmi nous des hommes qui avaient des tatouages avec des inscriptions injurieuses contre Hitler. C'était tangent chë-z@certains mais nous nieûmes pas d'ennuis. Nous pûmes même admirer notre ami BAUDU, un dur de dur, ayant baroudé sur toutes les mers du Monde dont pas un pouce de son anatomie restait sans tatouage, une véritable oeuvre d'art.

Ce dur avait un coeur très sensible et le soir de notre premier **Nbël**, il était de ceux qui n'ont pu retenir leurs pleurs, mais que de coups de pied dans le derrière, il a pu prendre en faisant toujours l'innocent pour en faire le moins possible, c'était son genre de résistance.

## COMMENT UN GEFANG Fu VIOLE

Encore une histoire invraisemblable qui est arrivée à JULIEN.

Etant horticulteur de métier, il est affecté dans une petite ferme à l'intérieur de Preiwaldau. Il y a trois gosses dans cette maison, JULIEN est célibataire mais aime les gosses. Lorsqu'ils déjeunent ceux-ci sentant sa gentillesse s'y attachent et lui de même. Ils l'appelant même papa, le vrai papa est en RUSSIE et ne revient qu'une fois par an.

Un certain jour, il fallait couper de la litière pour les bêtes et notre Julien et sa patronne de partir pour la forêt après avoir fait un beau tas, bien souple et bien moelleux, voilà notre belle Allemande qui se jette dans les bras de notre Julien, faisant tout ce qu'elle pouvait pour l'attiser et notre brave ami de

de sombrer... avec plaisir et d'être bien embêté lorsque le mari venait en permission, ce qui n'était pas souvent, Les gosses l'appelaient Papa et la femme n'arrêtait pas de lui faire du pied sous la table et notre Julien était bien empoisonné. Il avait surtout peur que l'amour de cette femme ne se dévoile, de plus les gosses avaient plus d'attention pour lui que pour leur père, because les jeux qui unissaient ceux-ci avec Julien et les petites morceaux de chocolat !!! Il n'y a pas trente six sortes d'enfants. Les sucreries priment sur pas mal de chose.

Et il y a certainement de nombreuses autres histoires aussi vraies qu'invraisemblables à raconter dans ce genre.

#### AH CETTE CEAI UR

Je me trouvais un jour être affecté à pousser des wagonnets au-dessus des fours pour mettre le charbon dedans et ce en-dessous des séchoirs.

Au-dessus de nos têtes tout était à claire voie pour que la chaleur pénètre mieux et avec des voies pour pouvoir utiliser ces wagonnets. C'étaient des femmes Allemandes qui étaient chargées de ce travail.

Nous poussions doucement nos wagonnets comme d'habitude, Maurice et moi-même lorsque nous entendîmes des petits coups de sifflet et à notre stupéfaction, les femmes Allemandes qui se trouvaient au-dessus de nous écartaient les jambes, et comme elles n'avaient pas de culottes nous pouvions en toute tranquillité regarder leur anatomie, C'était vraiment culotté de leur part, son jeux de mots et nous fimes eia vitesse un écart de côté car rendu à ce point, nous nous demandions ce qui allait nous arriver du dessus !!! C'était à la fabrique Butz et pas mal de P.G. ont été pris à ce mnnbge.

Notre ami CREUSET avait trouvé le truc pour les faire partir il sifflotait "l'Internationale". Cela attirait les postens ou les S.S. de l'usine mais jamais ils n'ont pu mettre la main ourle ou les fautifs car lorqu'ils étaient dans un coin ça sifflait dans un autre, c'était marrant de voir leurs mines méchantes à chtë des n8tres impassibles et de les voir courir dans tous les sens pendant que nous continuions travailler et les femmes de se reculotter.

#### LA CARRIERE

La carrière de glaise blanche (TC)NERDE) qui approvisionnait l'usine se trouvait à environ un kilomètre de cellerci. Cette matière première était emmenée par des petits trains d'une vingtaine de wagonnets, remplis par les P.G. Quelques uns étaient conduits par eux. Inutile de vous dire qu'il y avait souvent des déraillements, ce qui permettait à ceux qui les réceptionnaient de souffler un peu.

40

Cette glaise était entreposée dans d'immenses fosses servant de réserves, longues certaines de plusieurs centaines de mètres. Ces fosses étaient séparées par un muret avec rails, sur lequel nous poussions les wagonnets au fur et à mesure des arrivages et dans lesquelles nous les déchargions ; sur le sol, il y avait d'autres rails, leur hauteur était d'environ trois mètres et la largeur de quatre mètres.

Quand cette glaise était bien tassée à l'aide de pelles plates et bien-éoupantes, les KG qui étaient affectés à cette tâche remplissaient d'autres wagonnets montant cette glaise en carré et sur une hauteur de deux mètres cinquante. Chaque pelletée pesait plusieurs kilogrammes et c'était certainement la tâche la plus dure de l'usine. En principe, y travaillaient les punis que ce soient les civils ou les KG. Et j'ai eu l'occasion de remplacer un copain **punie** mais qui certainement serait mort s'il y était resté. Sa constitution physique ne lui permettait pas des travaux durs.

Il est d'ailleurs rentré au camp comme malade. UN ALLEMMM DANS LA FOSSE

Nous avions comme contremaître principal "une peau de

vache" que l'on surnommait "culotte de golf". Et pour cause, il ne changeait jamais de tenue. Un certain jour le copain qui travaillait sur les murets du dessus ayant eu des mots avec cet énergumène fut condamné à quelques jours de prison.

Comme il déchargeait les wagons, il vit arriver "culotte de golf" qui allait passer derrière lui.

Au moment précis où celui-ci arrivait, notre ami fit un écart en arrière envoya un magistral coup de cul dans notre culotte, celui-ci chuta dans la glaise molle et franche et s'enfonça jusqu'au ventre.

Cris, vociférations, tout le monde arriva pour retirer notre méchant homme, sous bien sûr les rires des P.G. préaents et d'autres Allemands qui n'en revenaient pas et s'en amusaient bien sûr car ce contre-maitre était vraiment mal vu de tous ,. sauf des patrons. Notre copain bien entendu regagna la prison le soir.

Le lendemain, deux officiers du camp arrivèrent pour l'inter- roger. Je lui avais recommn dé de faire l'4àmbécile en disant.que c'était de 'La fautedu contremaître.

Je fus donc appelé et lui servis en quelque sorte d'avocat. Je demandais à notre "culotte de golf" de prouver que notre P.G. avait fait exprès de le jeter dans la fosse à glaise car il n'y avait pas de témoins ; j'ajoutais qu'il aurait du annoncer son approche ce qu'il re- connilt n'avoir pas fait, et que dans ces conditions mon ami ne pouvait

PAGE 41

42

Ce jour là, il faisait très chaud et nous travaillions le torse nu et en culotte de foot. Lorsque notre contremaître un brave vieux celui-là et qui n'aurait pas fait de mal à personne est venu nous cher- cher pour voir le pacha.

J'exposais au patron le but de notre visite en lui demandant une augmentation de trente phenigs pour qu'enfin, nous puissions nous payer cette bière, mettant en relief que les ouvriers Allemands étaient payés de six à dix marks et que nous faisons notre travail normalement, ni plus, ni moins qu'eux. On me laissa parler puis avec un sourire nar- quoiq, l'énorme Butz, cigare au bec, m'apposa un non catégorique me demandant depuis quand les Prisonniers Français battus et bien battus allaient faire la loi chez lui.?

Ma seule réponse fut de lui dire, que dorénavant, nous allions travailler comme nous le pourrions

Ce qui fut dit, fut fait. Comme j'étais suivi comme mon ombre par tous les géfangs du KO, nous organisâmes une grève perlée. Personne ne devait s'arrêter de travailler mais que ce soit dans la carrière, chaque coup de pioche n'enlevait que quelques grammes de glaise, que ce soit dans les fosses, les pellettes des hommes de fond n'étaient pas plus lourdes, que ce soit dans les fours, les entrées ne se faisaient que par deux tuiles ou une brique, quand nous chargions nos brouettes au lieu de prendre la vingtaine de tuiles, nous n'en prenions que deux, Le temps de les mettre sur la brouette, d'en prendre deux autres et ainsi de suite demandait vingt fois plus de temps et en chavirant une brouette de temps en temps, le soir le wagon n'était rempli qu'au quart.

Inutile de vous dire que le contremaître à son grand désarroi fut obligé de prévenir le patron, qui alerta le chef de KO, qui lui de son côté prévint le camp de Sagan. Il y eut une descente en règle de postens et d'officiers



Notre Jules 'PERRIGOT coupant une fois de plus de la litière, pour son cheval, eut le grand plaisir de voir sauter un chevreuil juste devant lui. Sans se rendre compte il avait coupé une patte à l'animal qui était au g'i'te. Il le rattrapa, l'assomma et bien sûr le saigna. Mais il fallait le ramener au KO. Il le mit en bordure de route en retrait et

45

et avec trois copains dont CREUSET le boucher, le soir, ils allèrent chercher leur gibier. Tout fut dépecé et coupé, mis dans des sacs et Ouf! le tour était joué. Le lendemain, le KI' fut embaumé d'une odeur de bonne cuisine et nous nous régalâmes car je crois que pour quelques uns de nos amis de popote, c'était la première fois que nous dégustions un aussi noble gibier. PEUIGOT faisait popote avec IRVOAS, CAILL un notaire de ROSCOFF qui la captivité finie et en France ne reconnaissait plus ses anciens copains prisonniers. IRVOAS qui le rencontra à ROSCOFF voulut lui serrer la main et l'autre tourna la tête. Dans notre Association amicale des A.C.P.G. des Stalag VIII, nous l'avons mis immédiatement à l'index. Il y avait un autre boucher, Pierre CLOAREC de TAULE et un autre copain de S.AINT-POL DE LION. Nous étions donc à douze au festin. Il y avait eu quelques bouteilles de vin reçues dans les colis, du pastis reçu dans une boîte de petits pois et offerte par notre ami Marius Servant qui était des nôtres et un marouel français offert lui par garoco qui était de Saint-Omer. Le régal fut donc complet et termine par un boià petit café qui n'était pas de l'Ersatz.

Le dimanche suivant, ce fut à Marius et à Maroco de nous recevoir. Marius ayant eu deux grandes oïtesde conserves faites par un charcutier de Marseille où était noté "Lapin". Nous dégustâmes ce pdât sauté de lapin qui fut fort bonnet à la fin-du repas, notre boucher CREUSET nous fit remarquer qu'il avait e des cotes rondes et des estès plates ce qui en d'autres termes voulait dire que dans une botte il y avait réellement du lapin, mais dans l'autre, c'était ni plus, ni moins que du chat !!!

Nous n'avons jamais discerné ce qui était le chat ou le lapin, en tous les cas tout le monde s'eat bien régalé. Notre Marius était très en colère, il l'écrivit à sa mère et je pense que le charcutier a du passer un drôle de quart d'heure. IL y eut d'ailleurs pas mal d'abus fait en ce sens par des commerçants malhonnêtes et qui malheureusement ne furent que rarement punis, pour ces abus de confiance.

#### LES LETTRES EN FRAUDE

En France, nos femmes, celle de François JAFFRAY et la mienne s'étaient arrangées pour envoyer les colis à tour de rôle et lorsque l'on nous demandait de faire bien attention au beurre ! nous devinions qu'il devait y avoir une lettre dedans. Nous déballions notre petit pot de carton et nous ne trouvions rien. Je coupais le carton, toujours rien et en cassant le fond nous trouvâmes deux petits carrés bien enveloppés dans du cellophane, dans le double fond de l'emballage avec une lettre pour JAFFRAY et une autre pour moi-même. Et à chaque colis reçu par l'un ou l'autre, nous avions toujours nos deux lettres. Cela nous changeait des quelques lignes auxquelles nous avions droit car là, c'étaient de véritables journaux et le posten de garde avait beau planter son couteau dans le beurre, il ne trouvait jamais rien.

46

Il faut rendre hommage toutes les femmes de prisonnier qui se dépensèrent sans compter pour trouver le ravitaillement, pour L'aire nos colis, mais aussi à leur perspicacité pour trouver le moyen de nous envoyer le plus de nouvelles possibles de notre famille et cela à l'insu des Allemands.

## LES EVASIONS

.Nous avions deux amis LE MOEL et BUSNEL qui voulaient s'éva- der. Ils avaient les cartes de toute l'Allemagne mais ils devaient le fai- re à pied en descendant par 'Les Sudetes pour essayer de regagner la Suisse. Je les déconseillais, car les nuits étaient fraîches et qu'avec leurs balots, ils seraient vite repérés et que cela faisait trop de kilomètres à pied. Ils décidèrent de partir quand même un soir vers vingt et une heure. Nous installâmes leurs lits de façon à faire croire en- cas de contre appel, qu'ils dormaient bien dans leur pucier. Nous les aidâmes à sortir par notre salle de spectacle qui donnait sur les arriè- res du KO . Avant nous avons coupé les barbelés avec une cisaille volée à l'usine. Et après un grand serrement de mains, nous leur souhaitions trois fois Merde en les quittant. Ils n'eurent pas de chance car trois jours après, ils étaient repris et envoyés à Sagan dans un état de grande faiblesse car ils n'avaient pour ainsi dire pas dormi et fait pas mal de Kilomètres.

Tous les jours, nous regardions la destination des wagons quittant notre usine car deux autres P.G. voulaient faire la valise. La plupart des wagons étaient à ciel libre. C'était rare qu'il y en ait de couverts mais, c'étaient ceux-là que nous visions pour être à 'L'abri du soleil ou de la pluie. Un jour, il y en avait un à destination de Trèves près de la Frontière Française. IRVOAS et moi, en faisant notre wagon de tuiles avions fait ilie petite niche protégée par des planches et nos deux copains se mirent dedans et nous remîmes un rang de tuiles au-dessus de leur tête. Personne ne pouvait s'apercevoi-@-- qu'il y avait du monde à l'intérieur, nous leur avions fait quelques cheminées pour qu'ils puissent mieux respirer. Le wagon parti, nous attendîmes vainement des nouvelles, car Trèves étant une gare Frontière, le service de surveillance des gares possédait des chiens policiers et c'est à cause de cela qu'ils ont été repris.

Une autre fois 'avec un wagon découvert mais avec une petite cabine- servant pour les freins, un de nos amis tenta la belle. La destination était Milan en ITALIE. Il réussit à gagner de là, la zone Sud et six mois après nous reçûmes une '@ettre de lui en disant que tout S'était bien passé et qu'il était bien arrivé. Ce furent des applaudisse- ments nourris qui saluèrent la lecture que je faisais de sa lettre.

## NOTRE CURE

Comme j'en parlais, nous avons donc reçu l'appoint d'un curé, un jeune prêtre du MORBIHAN qui le pauvre travaillait en carrière.

C'était -an type vraiment sympathique et pas du tout sectaire. -LI reée- vaelt Régulièrement son vin de messe du camp. Pour les besoins de la cause le dimanche, nous transformions notre théâtre en église et les offices étaient régulièrement suivis par les trois quart du KO et beau- coup communiaient. Il avait organisé une chorale et la messe'de minuit de notre second Noël de captivité fut très émouvante. Nous avions notre orchestre et parmi nous, deux athées qui jouaient des airs de Noël.

ùlétait cela la fraternité des P.G. Unis pour le meilleur et pour le pire dans une entente vraiment fraternelle. Nous étions trop nombreux être ~~de~~ermesquetaires mais nous en avions l'esprit, "Un pour tous, tous pour un".

## LES PUCES

Je ne sais, si c'est à force de remuer les bancs et les tables da@-is notre salle de spectacle, en tout cas nous avons eu une invasion de puces. Ce n'était pas un régiment mais des armées qui nous attaquaient. Il a fallu que Lottée nous achète de la poudre à puces dans le prix unique pour que nous puissions enfin remporter une victoire, mais quel spectacle amusant en fin de compte, de voir tous les gars retourner leur chemise et leur caleçon, et de voir ces puces sauteuses. Et dire qu'il y en a qui en font l'élevage ! Ils auraient fait fortune aveo-z-nous. Personnellement, elles ne me dérangaient pas trop, mais mon ami JAFFRAY ne pouvait pas les sentir, une seule dans son plumard et il ne dormait pas. C'était quand même moins empoisonnant que les poux du début.

## RESTRICTIONS DE POSTENS

En 1942, une grande partie de nos postens nous quittèrent car il y avait la guerre en RUSSIE nous n'en gardions que quatre pour assurer notre surveillance. C'était déjà quatre de trop, mais nous étions tout de même plus tranquilles et pour les célibataires ... Ce fut une recrudescence de sorties nocturnes car ils risquaient moins vite d'être pris en flagrant délit. Une chose amusante ... Dans un immeuble notre ami Maurice crut entendre du bruit, c'était exact. Comme il était dans l'entrée, il décanilla à toutes jambes. Mais le **plua** drôle c'est que celui qui arrivait était aussi un P.G. Français nommé Pierre et que celui-ci entendant courir prit peur et S'enfuit à toutes jambes. Ils se retrouvèrent sur les arrières du KO et Maurice de dire à Pierre : "Tu parles si j'ai eu chaud ! J'étais derrière la porte de tel immeuble, j'entendis venir quelqu'un et je suis parti en vitesse." Pierre de réfléchir et de dire à Maurice "mais moi aussi j'allais entrer dans cet immeuble, il y a environ un quart d'heure !" et les deux noctambules d'éclater de rire. Ils s'étaient fait peur mutuellement. Du coup, ils sont rentrés au KO sans chercher à ressortir et nous de bien rire lorsque Maurice nous raconta son histoire le lendemain.

48

## L'INFIRMIER A DU POT

Notre ami Bouboule l'infirmier de service, qui bien sOLr ne travaillait pas , couchait dans une pièce à part, contigüe à notre chambre, comme je l'ai déjà dit dans un lit à double étage. Il avait solutionné en partie les descentes nocturnes pour "uriner" ! Il avait confectionné un pot de chambre avec une grande boîte de thon vide de cinq kilogrammes, cela lui évitait de se déplacer.

Lorsque le curé arriva les postens l'installèrent dans le lit à étage de notre Bouboule. Il était certainement plus tranquille pour méditer que dans une de nos deux chambres.

Seulement, notre curé, comme nous, se levait la nuit pour descendre aux W.C. Et une certaine nuit, notre chamoine comme on l'appelle pour le mettre en boîte, étant à moitié endormi et notre Bouboule ayant mal rangé son pot, pouf !!! le curé plongea un pied en plein dans la pisse à Bouboule, qui réveillé brutalement se leva d'un bond et pouf 1 lui aussi se retrouva dans sa pisse. Je me trouvais réveillé à ce moment là ! de pousser un grand éclat de rire et pour beaucoup d'amis, de passage devant leur repaire, ce fut de même, car automatiquement mon Bouboule était

oblige de descendre aux lavabos, prendre des seaux d'eau, de même que notre chamoine, et d'asperger le plancher et de passer le tout à la serpillière.

Voulant prendre exemple sur Bouboule, il y aurait eu une prolifération de pot de chambre, plusieurs copains s'en ayant confectionné, je mis mon veto car c'eut été d'une insalubrité catastrophique, avec quatre vingt dix P.G. dans chaque chambre et chacun ayant son pot auprès de son lit. C'eut été presque une asphyxie lente qui nous guettait.

Bouboule, lui avait une chambre à part, mais je vous prie de croire qu'à partir de ce jour, il ne laissa plus trainer son pot, et le curé regardait à deux fois avant de descendre de son perchoir, de sa chaire, comme on le lui dà."ait -

Une autre fois, c'était un autre P.G., couchant au Rez-de-chaussée, qui se plaignait que son copain du dessus s'oubliait quelque fois. Il ne s'agissait que d'une permutation à faire et d'envoyer le copain du dessus au docteur. Il fut d'ailleurs vite guéri.

#### NOUS AVONS UN ILLETRE

Et puis, nous avons parmi nous un illétre, c'était toujours émouvant de rédiger les lettres auxquelles il avait droit. Il monnayait des fois une lettre pour un paquet de tabac. Il n'avait pas une grande famille. Une pauvre mère de plus de soixante ans, veuve, et travaillant toujours la terre sur une toute petite ferme qu'elle voulait conserver

49

pour son seul fils et cela ne nécessitait pas pour lui beaucoup de lettres à envoyer. Comme nous avons parmi nous un instituteur, celui-ci bien posément lui appri' u à lire et à écrire. Ce fut une belle réussite pour notre instituteur et beaucoup de patience.

#### PAS DE CUNCE

Je remarquais un jour beaucoup de tristesse dans les yeux d'un de nos meilleurs copains, qui n'était plus le bout-on-train que nous connaissions. Je voulus savoir le pourquoi, et tout de go, il me montra la dernière lettre qu'il avait reçu de sa mère. Sa femme le trompait avec son Directeur de Banque. J'en restais tout pantois et notre ami de tomber dans mes bras en pleurs. Je me mettais à sa place.

Ici loin de tout, sans pouvoir défendre son patrimoine et se savoir cocu !!! c'était impensable. Ah ! s'il avait pu tenir ce directeur ! et sa femme donc ! Et il y avait un gosse ! Qu'allait devenir celui-ci. La mère 40 mon ami l'avait pris en main, mais n'allait-il pas réclamer sa mère, il avait cinq ans !!! Je me figurais ce qui pouvait passer par la tête de mon pauvre ami. Et il fallait absolument qu'on lui remonte le moral. Comme étant un responsable du théâtre, nous nous arrangions pour faire beaucoup de répétitions pour lui occuper l'esprit. Il y avait toujours un copo. lui

avec toutes les conversations sur les femmes étaient immédiatement détournées et petit à petit et après bien des exemples cités, nous retrouvions notre ami jovial, qui avait pris son parti de ce qui lui arrivait. Disons qu'il n'en pouvait, rien et qu'il referait sa vie. La cause était gagnée.

#### MON ROLE

Et l'autre ami dont les parents étaient décédés et qui me demandait conseil pour ses affaires de succession. Et cet autre qui apprenait la mort de sa petite fille. Il fallait vraiment cette entraide de P.G. car nous faisons tout ce qui était en notre pouvoir pour porter assistance à nos amis dans la peine.

J'étais devenu, l'homme conseil du KO. On venait me trouver pour un rien, et même ce petit rien, j'essayais de le comprendre et de le solutionner, avec bien sûr les tous petits moyens dont je disposais.

#### NOTRE DEPART

En septembre 1942, on nous avertit que dans notre KO, nous allions être remplacés par des Jiifs, seuls resteraient les cultivateurs, bouchers, boulangers, et employés dans divers commerces. Tous ceux travaillant dans les fabriques seraient remplacés.

50

Le changement devait se faire dans la même journée et la répartition des effectifs était déjà préparée par le camp. Il ne restait plus qu'à inscrire les gars par affinités. Nous ne savions pas où nous allions, ni ce que nous allions faire. Avec JAFFRAY, nous nous sommes attachés à ce boulot. Nous étions cent cinquante à répartir, vingt d'un côté, dix de l'autre, cinquante ailleurs, quarante, quinze et vingt cinq, cela faisait le, compte avec nos copains nous arrivions à vingt et avons placés les autres par popotes. Tous les gars étaient quand même contents de rester ensemble et comme nous ne partions pas dans la même direction, il y eut le départ des cinquante le matin de bonne heure. Nous sûmes après qu'ils étaient dirigés vers Waldenbourg dans les mines pour certains et d'autres dans les sucreries. Les quarante allaient à Sprotta, quinze à Landeshut, les vingt cinq dans une usine d'aviation dans la banlieue de Landeshut POLSNITZ. Nous autres, nous devons partir le soir vers Freiburg.

#### LES JUIFS

Nous eûmes l'occasion de voir l'arrivée des Juifs frais débarqués de PARIS et habillés dans la tenue civile qu'ils avaient pu emporter. Certaines femmes avaient leur manteau de fourrure et il y avait parmi eux des vieillards et des enfants. C'était un spectacle tragique que de voir tous ces pauvres gens affamés. Ils étaient restés trois jours dans le train n'ayant qu'un peu de trou comme nourriture et ces gens de nous offrir des bijoux et tout ce qu'ils avaient pour un morceau de pain. Inutile de vous dire qu'entre nous, nous avons fait une collecte et distribué pain, chocolat, biscuits etc... Nous étions encore soixante dans la cour en attendant notre train pour le départ, et je remarquais un des nôtres qui avait l'air de faire du trafic et c'était vrai, mais je l'obligeais à rendre une chevalière et une très belle bague à ceux avec qui il troquait.

Les Juifs étaient gardés par d'autres Juifs, les Kappos, qui avec des nerfs de boeufs n'hésitaient pas à taper sur leurs concitoyens. Cela nous révoltait et je vous prie de croire que nous les traitions de tous les noms.

#### NOTRE NOUVEAU KOMMUNISTEN

Puis ce fut le départ, nous arrivâmes de fait à Preibourg, une jolie petite ville à côté de notre Preiwaldau. Et nous marchâmes jusque Vogelsdorf, petit village dans la banlieue de cette ville.

C'était une ancienne école, et nos lits jumelés étaient bien en place. Les fenêtres étaient à barreaux et le soir à neuf heures, le seul posten pour trois KO venait faire l'appel et nous enfermait. Comme les W.C. étaient dehors, nous ne pouvions donc sortir et ma foi, ce fut notre botte à ordures qui nous servit de latrines. En dessous, il y

avait une grande cave et nous voyions de temps en temps une charrette venir pour charger des pommes de terre. Vous pensez qu'il fut vite fait de démonter certaines lattes du plancher-Et de piquer à l'aide d'un bâton au bout duquel nous avions attaché une fourchette, nos chères Kartoffels (pommes de terre). Cela nous rendait beaucoup service car les colis tardaient à arriver puisque nous avions changé de KO, NO 1228 et aussi de camp. Nous étions versés au Stalag VIII. A l'ordinaire se trouvait amélioré. Le posten que nous avions était relativement jeune et antipathique au dernier degré. C'était un vrai nazi. Les copains des deux autres KO nous avaient prévenus de nous méfier de lui comme de la peste. Il a fait envoyer plusieurs P.G. en prison. Ca commençait plutôt mal comme accueil. Le lendemain matin, on nous emmena dans une petite briquetterie oh le patron paraissait sympa, de même que la dizaine de vieux ouvriers Allemands.

#### NOTRE NOUVEAU PATRON ETAIT CHASSEUR

Ce patron était d'ailleurs comme chez nous ce qu'on appelle un lieutenant de l'ouveterie et il organisait certains jours des battues soit au lièvre, soit au renard. Nous eûmes l'occasion de participer à deux, comme rabatteurs. Nous avions un bâton et une boîte vide de conserve et lorsque nous étions en place comme pour chasser le lièvre, nous entourions un grand bosquet, les chasseurs devaient nous et alors, nous commençons notre musique, c'était amusant de voir les lièvres se dérober et de les voir être loupés mais c'était rare. Ce jour là, cela pouvait aller car il faisait beau et le midi sur place nous avons eu un beau casse-croûte et un grand demi de bière.

La tenue des chasseurs était marrante, petit chapeau tyrolien avec plumeaux, vestes vertes avec plein de cuir sur les épaules, pantalons de velours vert, chaussures de montagne et chaussettes hautes avec des pompons. Nous étions dans les montagnes près du achné-Koppé.

La seconde battue au renard était plus dure, du fait qu'il avait fait beaucoup de neige, que nous étions sous bois et que cette neige lorsque nous touchions de petites arbres nous tombait dans le cou. J'eus la chance d'être derrière le tireur qui abattit un très beau renard tout noir. Il s'y prit à trois fois car leur fusil avait des canons juxtaposés avec des cartouches à plomb et il y avait un autre petit canon juste en dessous des deux premiers et qui contenait une balle. Le renard avait été blessé au second coup de feu et il fut achevé à la balle. La neige s'était remise à tomber, lors du casse-croûte et la chasse heureusement fut arrêtée aussitôt. Le soir en rentrant à l'usine autour des fours, nous nous séchâmes en compagnie des chasseurs. Comme nous avions un réfectoire au-dessus d'un dépôt d'outils et qu'il était gorgé de poussières. Je projetais de demander à notre patron si le samedi nous pouvions terminer notre travail à onze heures et demi au lieu de midi, pour le nettoyage des lieux ce qui fut accordé d'emblée. Donc tous les samedis, nous débrayions à onze heures trente sauf ceux qui étaient à la carrière. Quand le posten n'était pas là, nous regagnions notre KO par nos propres moyens.

Je ne sais pourquoi, un jour notre mauvais posten arriva a midi moins le quart ne trouvant personne à travailler puisque nous étions à nettoyer notre réfectoire. Il monta, nous fit descendre et voulut nous faire reprendre le travail. J'eus beau lui expliquer que nous avions l'autorisation de notre patron et prenait à témoin un civil qui lui confirmait mes dires, rien n'y fit. Je restais sur mes positions, lorsque subitement le posten dégaina, voulut me porter un coup de sa baïonnette que j'esquivais avec mal puis il me refonça dessus. Je n'allais tout de même pas me faire embrocher sans riposter. Je réussis à lui attraper le poignet droit et le fit tomber. A ce moment là, j'avais récupéré la baïonnette et je la mettais sur le cou du posten. Je ne sais ce qui m'a retenu de ne pas appuyer, c'eut été du joli ! Si lui y passait moi aussi 'je serais passé par les armes. Puis me relevant, je jetais sa baïonnette au diable par-dessus les tas de tuiles et Je suis remonté avec les copains continuer le nettoyage. Le posten furieux d'avoir été désarmé par un K.G. rengaina et voulut nous faire retourner au KO au pas cadencé. Tous les copains se mirent en rang sauf moi. Je rentrais seul car il fallait que je prenne des médicaments à la pharmacie. Vous pensez si les copains firent maronner le schleu car chacun marchait à sa cadence et non à celle de l'Allemand et celui-ci de se faire fiche de sa figure par les civils car il hurlait et tournait-il continuellement autour de mes amis, sans jamais réussir à les mettre au pas. J'avais en douce prévenu mon ami JAFFRAY que je passais chez le pharmacien et les amis ne s'inquiétèrent pas de mon retard. Mais ils se demandaient à quelle sauce j'allais être mangé, surtout que j'avais fait un petit détour pour prévenir notre patron de ce qui était arrivé, malheureusement, il n'était pas là. L'après-midi de ce samedi, nous étions consignés sur place car un Officier Allemand suite au rapport téléphonique du posten devait venir m'interroger.

Je connaissais les Officiers Allemands du camp de Sagan mais pas ceux de Gorlitz et bien sûr je m'inquiétais, quoique au départ, je n'étais pas fautif et que je ne voulais pas me faire tuer.

L'Officier arriva en voiture avec son aide de camp. On passa me prendre. Le posten était dans la **voitilre** et dans un état d'énervement terrible. Ses yeux me lançaient des flammes.

L'Officier ne me posa qu'une question en Allemand. Aviez-vous l'autorisation de nettoyer votre réfectoire par votre patron ? Si c'est oui, vous aurez les circonstances atténuantes, si c'est non vous passerez devant un Tribunal militaire.. ! Cette première question me mit un peu de baume au coeur car prenant mon patron pour un homme honnête je ne pouvais pas croire qu'il puisse se récuser. Et pourtant si celui-ci le faisait, je serais dans de beaux draps. Puis nous démarrâmes et nous nous rendîmes chez le patroii.. **Celui-4ci** qui arrivait de la

53

chasse et qui n'était pas encore au courant de ce qui s'était passé fut très étonné de me trouver en si bonne compagnie. L'Officier lui posa la même question qu'à moi et là je vous prie de croire que mon coeur battait les cents coups. Sa réponse fut immédiate "mais bien sûr que oui" dit-il "et je n'ai qu'à me louer des P.G. Français à tous points de vue". Je vis pâlir le posten puis l'officier l'invektiva, et comme il parfait très vite et que le temps en temps le posten piquait un garde à vous, je crus comprendre qu'il parlait de la baïonnette et de notre bagarre.

Puis dans un Français impeccable, il me demanda de lui donner les circonstances de notre bagarre. Je lui expliquais ce que je viens d'écrire à savoir que le posten fou de rage, parce que sans doute je préférais obéir aux ordres du patron qu'aux siens, alors qu'à cette heure là j'étais sous le commandement du patron, a voulu m'embrocher. J'ai esquivé et lors de la seconde attaque, je réussis à le

désarmer, mais sans le frapper et j'ai jeté l'arme au loin. Le posten fut de nouveau interrogé, il avait l'air de nier. Je citais le témoin, ouvrier Allemand qui était là, le pa@,#e alla le chercher et l'ouvrier confirma que c'est le posten qui m'avait attaqué. Le patron me soutenait et comble de chance, je ne fus pas inquiété. Le posten était remplacé dès le lendemain. Ouf !!! J'avais eu chaud ! et lorsque je suis revenu au KO, je tranquillisais tous les copains car l'officier m'avait dit que je n'avais pas à foire ce que j'ai fait, mais que pour une fois cela passait.' Mais vraiment je ne sais ce qui m'a retenu pour ne pas appuyer sur la baïonnette lorsque j'avais l'Allemand à ma merci. Et puis, il y avait eu aussi le refus d'obéissance de me mettre en rang avec les autres. Ce fut facile de me disculper car j'avais ma note de pharmacie et en tant que homme de confiance, c'était dans mes attributions de m'en occuper...

#### AR CES CONFITURES !

Le pauvre posten a eu tout contre lui. le nouveau posten était un brave vieux et C'était un changement complet pour nous, car le soir il ne nous enfermait pas, nous donnait nos colis sans les ouvrir et fermait les yeux sur tout. Un dimanche, je ne sais lequel de nous a eu l'idée d'aller chercher des framboises des bois. Nous en ramenâmes des musettes, nous en fîmes une confiture mais lorsque nous la mangions, il y avait pas mal de petits vers blancs dedans. Ça passait tout de même.

#### LES BONNES PETITES SOEURS

Et nous continuâmes d'aller chercher notre casse-croûte chez nos petites bonnes soeurs cuisinières, qui nous raclamai-a@ût-des

54

images religieuses de France à notre arrivée à ce KO. Tout le monde reclus, git des images religieuses dans les colis, et ces braves bonnes soeurs en reçurent pas mal, et nos rations du jour au lendemain augmentaient et avec les beaux sourires des Marius, des Maroco, des Jaffray, des Delaporte car nous étions de corvée de soupe à tour de rôle et des Thépot qui savaient s'y prendre croyez-moi pour adoucir les moeurs ça ne pouvait qu'être bénéfique ! Mon ami Jaffray en savait quel -que chose car ayant été à l'assistance publique, il comprenait mieux que quiconque le rôle de ces bonnes soeurs et il était particulièrement choyé. Et dire que tout le rab que nous avions était retiré des rations des Allemands. On aura tout vu. Où alors l'assistance internationale a du bon ! et de s'en rendre compte ; et Jaffray d'hériter d'une petite médaille d'un Saint Allemand dont je suis incapable de citer le nom.

#### NOUS CHANGEONS DE KO

Puis avec le froid et la neige, notre petite usine ferma pour l'hiver et nous fûmes dirigés vers LandeshUt. Pour ma part, je fus versé dans une ébénisterie-menuiserie, en face du cimetière. Nous restâmes à six. Les autres travaillèrent dans la banlieue ou dans une usine d'aviation à Polnitz. Marius, lui fut versé chez une dame qui continuait le métier de son mari dans les fleurs, comme horticulteur. Il était comme un coq en pâte et comme il était beau gars et célibataire, que sa maîtresse était belle femme et peu farouche, il en profita pour être le patron des lieux. Il s'est même fait installer un divan dans une des serres comme cela tous les jours, il faisait sa

petite sieste. Son métier consistait à entretenir des fleurs et à les vendre. Lorsque sa patronne était sortie, il recevait donc la visite de beaucoup de femmes et de jeunes filles et ma foi, le divan servait à autre chose qu'à la sieste. Le mari de cette dame revenait en permission tous les six mois et mon Marius de faire poster une lettre pour sa mère par cet Allemand sans que ça ne passe par la censure.

#### UN ALLEMAND SE TRANSFORME EN POSTIER

Il nous fit même écrire à nos femmes par le même processus lors d'une permission. Ce fut un étonnement complet pour celles-ci lorsqu'elles reçurent les lettres, mais l'explication était dans la lettre car l'enveloppe était écrite par l'Allemand lui-même, notre écriture n'étant pas la même. Marius nous reçut même chez cette dame un dimanche après-midi. Elle avait fait des gâteaux, avait du bon vin et une liqueur Hollandaise) que son mari avait-ramené de là-bas. Ils n'étaient certainement pas Nazis et nous étions en 1944. J'avais emmené un peu de café et nous passâmes quelques heures agréables avec le quator JAFFRAY, MAROCO et moi-même.

55

Dans cette ébénisterie, je fus chargé de la finition des armoires pour les soldats Allemands. Il y avait en bas la planche à souliers et celle-ci me servit souvent à m'asseoir et à me reposer. Un jour même où l'on me chercha partout pour faire le croque-mort, ce sont mes ronflements qui me firent découvrir par le contremaître. Celui-ci ouvrant la porte, je m'affalais de tout mon long à ses pieds. j'ai subi une belle engueulade et j'ai fermé mon clapet.

#### QUA= UN GEFANG DEVIENT@CROQUE-MORT

Je suis allé revêtir mes habits de croque-mort, composés d'un grand manteau noir avec plein de fourragères autour de chaque épaule, des galons blancs sur les manches avec le chapeau bi-corne noir mais agrémentés de dorures. Nous tenions les cordons du corbillard, deux devant et deux derrière. Il n'était pas rare de croiser des prisonniers de Guerre qui étaient obligés de saluer et à notre passage on leur glissait quatre mots en douce "encore un de moins". Voir la tête de nos amis qui nous écoutaient était hilarant, car plus d'un se sont mordue les lèvres pour ne pas éclater de rire de voir des K.G. en croque-mort !!!

Nous allions aussi faire la mise en bière. Nous étions accompagnés par un jeune qui faisait partie des jeunesses hitlériennes, mais à force de lui rabacher les défaites des Allemand en Russie, leur manque de liberté, la vie heureuse que nous avions nous Français avant la guerre, La défaite de Romel. à Bir Haken et qu'eux malgré leur victoire sur la France n'avaient pas de chocolat ni d'autres denrées rares et que nous en France nous en avions puisque nous en recevions dans nos colis. Il n'était plus du tout Hitlérien ! Après cette mise en bière, nous avions droit à un coup de schnaps. Nous descendions le cercueil sur la rue, nous le laissions là. Les chiens qui passaient pouvaient à loisir faire leur pipi dessus, les Allemands ne faisaient même pas attention. Puis nous allions chercher notre charrette à bois, et allions ramener les cercueils et les amenions à la morgue du dimitière qui était très grande et pouvait contenir une vingtaine de morts.

#### UNE HISTOIRE MACABRE

Les noms étaient inscrits dessus. Nous allions de temps en temps dans l'église attendant au cimetière préparer le db@uil -. Il y avait un excellent harmonium et lorsque nous avons fini la préparation avec le jeune Allemand, nous jouions tous les airs les plus modernes au grand dam des bonne soeurs qui se trouvaient dans un couvent juxtaposé à cette église, et qui ne nous voyant pas étaient loin de supposer que eeétaient nous les P.G. qui avec l'Allemand jouions de cette musd-que.

56

Le jour de Il enterrement, il fallait chercher le cercueil du maccabée, le mettre sur le corbillard, nous installer aux quatre coins de celui-ci toujours carnavalesques, des fois être précédés d'une musique et mar- chant souvent à contre-pied de celle-ci. Les Français penchaient à gauche quand les Allemands le faisaient à droite, c'était automatique. Un jour oà nous étions cafardeux, il s'est même trouvé quenous devions prendre le cercueil d'une vieille femme qui se trouvait tout à fait au fond de la morgue et qui nous-demandait trop d'efforts pour l'em- mener, nous primes le premier venu, et c'est un petit vieux qui est parti à sa place. Nous avons interverti les plaques mais qiland j'y pense !!! Il fallait vraiment que l'on s'en foute des schleux. La captivité était vraiment trop longue et nous devenions de plus en plus acariâtres.

#### DES PUNAISES

Le KO était installé dans une anciennesalle de danse, et nous nous trouvions une quarantaine de P.G. Il y avait déjà un homme de confiance trbs gentil en place et ma foi j'étais bien content de ne plus avoir les responsabilités que j'avais précédemment. Comme il y avait un juteux parmi nous et que JAFFRAY n'était que Sergent- Chef lui aussi fut démis de ses fonctions. Ce dont il était, on ne peut plus heureux car le pauvre, je lui avais mené pendant presque quatre ans la vie dure, si l'on peut dire car entre les ordres des Allemande et mes contre-ordres qu'il était obligé de communiquer à ceux-ci il en était bien sur embêté, mais content que ceux-ci soient contrés. Mais c'est lui qui a pris le plus grand nombre d'engueulades.

Au camp, nous avons eu les poux, à Preiwa-Idau les puces mais ici c'étaient les punaises. Si les poux ne me dérangaient pas trop, par contre les punaises elles me dévoraient et malgré que nous mettions nos pieds de lit dans des boites de conserves pleines de pétrole rien n'y faisait. Tous les jours, il y avait la chasse, c'était une vraie puanteur et toujours ces enflures suite aux piqûres, et les démangeaisons à n'en plus finir.

Parmi nous, il y avait Roger Barrier, un Parisien de la rue de Javel à PARIS, un vrai titi Parisien, toujours à l'affût de blagues à faire et qui avait des copains dans tous les KO limitrophes. Il chantait les musettes à tour larigot et avec mon malheureux accor- déon, il y avait quelquefois de la joie, surtout lorsque les nouvelles étaient bonnes par suite des défa.:Ites Allemandes. En revenant d'un autre KO, il avait vu les P.G. cuire des escargots et de nous mettre dans la tête d'aller en chercher, ce qui fut fait. Un dimanche matin, nous part'imes tous en chasse. Nous eûmes une cueillette formidable, avec Barrier comme Chef de file et nous le surnommions "Boudin" car lorsque nous le voyions bien habillé et qu'il sortait, à-ceux qui lui demandaient ce qu'il allait faire, il répondait imperturbable "je vais voir mes boudins", c'était bien sÛr aller faire le tour des KO et casser la croûte avec des Normnnds, avec toutes sortes de Boudins au menu.

57

Ceux-ci évitaient de venir au KO car avec les punaises nous faisions presque le vide.

Cependant avec un cuisinier de métier et après avoir fait dégorger les escargots, nous les avons fait cuire dans une grande cuve qui servait à faire bouillir le linge. La cuve était pleine. Elle faisait un mètre de profondeur sur un mètre de large, en forme de cône avec la pointe en bois. C'est dire que nous fûmes tous gavés avec comme plat de résistance les fameux boudins Normands et comme dessert nos galettes bretonnes, en biscuit bien entendu. Là aucun ennui avec les potes. II-7--u-w--av@@intendant un pour six KI' et ils ne s'occupaient que de la distribution des colis, et de menus ennuis entre les P.G. et les employeurs mais là sans gravité. Le jour où je tombais au pied du contremaître, le posten me demanda simplement de faire attention la prochaine fois me faisant comprendre que je ferais mieux de me porter pâle une journée si j'étais fatigué. Un moyen comme un autre pour suivre ce judicieux conseil que notre ami "Boudin" appliquait, sans défaillance

## NOUS PREPARONS NOTRE EVASION

Un autre copain qui nous avait suivi depuis Freiwaldau, fréquentait une Lorraine envoyée de force en Allemagne et servant de secrétaire aux S.S. cantonnés à, pôté de Landeshüt. Il eut une excellente idée. Il pensait à s'évader depuis longtemps et un jour il me demanda si je voulais partir avec lui. Nous n'étions pas loin de la frontière Tchèque et je pensais qu'avec des garanties nous pouvions tenter la belle mais à trois avec JAFFRAY que je ne pouvais pas quitter. C'était d'accord, il fallait trouver le moyen mais grâce à la secrétaire Lorraine un plan fut prévu. Nous devions partir habillés en S.S. avec un titre de permission dûment poinçonné avec tous les cachets adéquats. J'étais tout à fait d'accord. Mon ami François hésita devant de telles responsabilités et se récusa. Tant pis, j'en avais marre et nous nous sommes fait photographier à cause des fausses cartes d'identité et nous attendions l'ordre de la petite Lorraine. Nous devions partir en train de Landeshüt. Entre temps JAMAY et moi fûmes changés de KO. Nous allions à dix kilomètres d'où nous étions. D'accord avec VAUDELET, celui-ci devait venir nous prévenir en vélo et nous partions tous deux de Landeshüt, habillés en S.S. dont les costumes avaient été volés par notre petite Lorraine.

J'avais prévenu ma femme que j'allais bientôt être libéré, avec des petits points de suspension qui en disaient gros. Puis ayant su que mon ami IRVOAS de TAULE (le boulanger) avait été rapatrié comme malade après avoir fait ce qu'il était possible de faire et de devenir réellement malade. Mais en fait il s'en tira bien car le Docteur du camp était de Lesneven juste à dix kilomètres de TAULE, le Docteur LE GUERN qui rendit tant de service aux malades de Sagan et qui en fit rapatrier pas mal. J'écrivais donc à IRVOAS dans le même style que ma femme et par retour, il me disait qu'il m'attendait et que tout serait prêt pour me recevoir. Je compris que j'aurais une fausse carte d'identité, car IRVOAS faisait partie du réseau de résistance de

58

TAULJ@ Qui fut d'ailleurs très actif contre les schleux. Il me le confirma lorsque nous nous revîmes à la libération.

Le jour J arriva. VANDELET perdit les pédales, crut que s'il venait me prévenir il n'aurait pas le temps de prendre le train à l'heure prévue, alors qu'on en aurait eu tout le temps et il s'en alla tout seul.

Lorsque je le sus, je suis parti dans une rage folle, s'il était tombé sous ma main, il aurait passé un mauvais quart d'heure.

Son evasion a parfaitement reussie, il ne s'est fait contro- ller qu'une fois à la frontière mais tous les papiers étant en règle, tout se passa bien. C'est ma femme qui me prévint qu'elle avait reçu la visite de V.AMELET et que tout s'était bien passé. J'en étais malade doublement. Je ne lui ai jamais pardonné ; à mon retour, il est venu me voir, s'est mis à genoux devant moi, mais devant tant de lâcheté à laisser tomber un copain ça, jamnis je ne le lui ai pardonné

#### CHANGEMENT DE METIER

François JAFFRAY qui était peintre de son métier fut reversé dans celui-ci. Moi je devenais mécanicien aux -cffemins de fer Allem-g-nd . Je travaillais dans les fosses avec un Allemand qui n'était pas du tout bavard. J'avais été puni pour m'être regimbé sur la nourriture et c'est pour cela qu'on m'avait mis au plus sale boulot.

Et les jours passèrent puis vint le débarquement en Normandie. Notre KO était contigu avec le camp des Tchèques civils mais travailleurs obligatoires. Parmi eux beaucoup d'étudiants et de footbal- leurs avec qui je jouais souvent. Il y avait même plusieurs internationaux et c'était un régal de jouer dans leur équipe. J'étais gaucher, unijambiste, avec eux, à la fin de la guerre j'étais aussi adroit du droit que du gauche. Ils m'ont prêté des habits civils et comme ils faisaient un championnat entre les camps de déportés du travail, j'avais une fausse licence et je jouais arrière gauche. Je fis ainsi plusieurs déplacements en leur compa- gnie et nous avéziz terminé premiers. La plupart parlaient un Français parfait. Ce qui fit, comme ils prenaient la radio anglaise qu'un d'entre eux est venu me prévenir en vitesse pour que j'alerte tous les Français. Lorsque le Tchèque est parti, mon Allemand devint bavard. Je me méfiais de lui, comme lui de moi, car il voy"t la joie qui se lisait sur mon vi- sage. Il me dit simplement "les Américains ont débarqué".

#### LES AMRICAINS DEBARQUENT

Je faisais mine de ne rien comprendre. Alors il me dit "ton ami Tchèque vient de te prévenir", je fis encore l'andouille, puis il me confessa, qu'il était ici comme puni car il était communiste

59

et il me confirma le débarquement, car lui avait un poste radio clandestin et qu'il prenait toim les mal@lins la radio Russe. Nous nous sommes serrés la main.

De mon côté, nous étions en YO juste au-dessus d'un café tenu par une très vieille dame et nous avions le droit d'y venir boi- re une bière. J'y reluquais un poste de radio juste à côté du bar, mais en dehors de celui-ci et ce poste marchait en permanence. A notre très grande joie, à JAFFRAY et à- moi-même, je réussis en douce à capter Radio-Londres et tous les soirs alors que quelques P.G. distrayaient cette vieille dame et faisaient pas mal de bruit à cause des autres consommateurs Allemands, notre oreille collée au pdste, nous prenions Londres. Tous les matins avec notre Allemand, nous faisons le point : lui avec les Russes et moi avec les Anglais.

Peu de temps après, no-as quittions ce KO. En train et par petits trajets, nous arrivions jusque MULDORF en Bavière très à l'ouest près de Munich. Nous étions passée auparavant juste après le bombardement de Dresde, dont nous avons vu les flammes s'élever, et de penser au nombre de Gégangs qui devaient se trouver dessous !!! Quel malheur que cette délivrance forcée par les

avions américains et d'y laisser sa peau, pour certains après plus de quatre ans de captivité, et d'en voir autant en passant à Ratisbonne.

Nous étions hébergés dans des wagons, ateliers et ne trouvions de place à nous coucher qu'entre les machines outils et avec seul confort que notre couverture. C'était notre nouveau KO et nous stationnions de gare en gare, avec des alertes autant que nous nous demandions si nous allions sauver notre peau.

On me désigna encore comme homme de confiance de ce nouveau Kommando.

Comme travail, j'étais chargé de souder les crochets des wagons qui étaient défectueux et avec un jeune S. T. O. qui me servait d'aide. Au lieu de souder, je collais l'intérieur de ces crochets et sur le dessus, je faisais de jolis dessins comme des vagues et tous les soudeurs le savent, au premier grand choc les crochets se cassaient et il y eut beaucoup d'accidents et les Allemands connurent pas mal de déboires et suite à ces accidents, nous étions obligés de donner le numéro du wagon sur lequel nous travaillions en même temps que notre numéro matricule. Nous ne pouvions donc plus faire de sabotage à notre grand désarroi. Nous travaillions dans cette gare qui était très grande, une semaine les Français étaient en bordure et l'autre au centre, et inversement avec les Russes qui étaient environ deux cents cinquante.

60

#### LES ALERTES D'AVIATION

Nom ... coup d'alertes des avions américains qui mitraillaient tout t partout o. qui bog..it. Un certain jour , @ de ces avions fut des- @..d. j@t. à côté de ..@, o@ nom précipitio.. pour essayer de tirer l. pilot. qui- était encore en vie mais nos po.t.@ nom o. empêchèrent et o- @i.es l'avio. brûler se- nos Y.= , avec on pilote et sans que o- e puissions rien faire. Nom ppri..s l. lendemain que c- ét.it @ Fra.@ais.

Quel drame, cette guerre

#### PREMIER BOMBARDEMENT

Le 19 ..@s, jour de l. Saint-,Joseph, alerte ! Nom le. F@@ç.is étions en bordure de gare. Nom avions peut gtr. fait vingt mètres. n dehors de cette gare que o- aperçûmes la. forteresses volantes é@ol@t à peut être mille mètres ce qui était inhabituel, puisque no.. les voyi.ns peser à plus de dix mille èt@es les autres jours. Je criais a-.itet que c'était pour o@ et de foncer vers la mp.gne. Ca ne manque pas ! Les premiers c-irapoletsf@ent pour nom. Le bob.rd.me.t ..-onç. à o@e heures qu@t. cinq pour .. terminer à q@to@.e h.@.. q-r..te cinq. Trois heures, sans r@êt. Je e sais l. nombre d'avions américains qui nom ont canardés, mai. ce doit être impressionnant. Nous vions vec ow quelques S.T.O. dont c'était l. b.ptê.. du feu t q,i paniquèrent. Il fallait qu'on les plaque .. ol pour éviter les éclaboussures de bombes t comme il y avait me fer- mette i-t. à côté d'où nom étions , il y en et plus d'@ qi pri- r..t @ bain de p@i.s, car l.9 escadrilles os suivaient très rapprochées, et ntz. haque sel,. de bebes, no- faisons de. petits bonde d'-. trentaine de ètres pour o- éloigner l. plus possible de l'.bjecti fi q.i était cette gare de trige.

#### NOUS AVIONS UN BLESSE PARMIS NOUS

En r@p@t, je voyais des traces de ang par terre, il y avait certai .... nt @ blessé parmi nom. Je criais pour savoir qui mais pe@so-. ne répondit. Nom nom etti.m sur l. do. pour voir arriver l.9 fo@t.r .... a. Il y n avait qui bobardaient à gauche o. à droite sur une grand. largeur et a. escadrilles de six avions Nom .v@cio.. lorsque . 'étaient pas dans otr. axe ut@ement, .o- nous etti.ne l. face o.tre terre et attendions que la h@.. .o@ protège. Parfois nom étions soulevés de terre telleent 109 bombes étaient puissant...

L'alerte terminée, nous nous tations t-ous pour savoir si nous niavions rien de **cassé**. C'est à ce momnt là que le blessé se révéla, il avait deux doigts coupés et il n'avait rien senti, qu'un peu de chaleur ; à force de ramper, la boue et la terre ont arrêté l'hémorragie. Comme noua nous trouvions à chtë d'une ferme, nous y entrâmes et la fermiers soigna on ne peut mieux notre ami que nous menâmes immédiatement dans le poste de secours installé près de la gare complètement détruite. Et nous regagnâmes notre KO qui était en bordure de gare et de nous questionner comment allions-nous le retrouver 9

#### NOTRE KO COMPLETEMENT DNRUIT

C'était un bombardement parfaitement réussi. C'était la désolation partout, des wagons, les uns par dessus les autres, des trous de bombe partout, des S.S. qui étaient à moitié fous. Un de nos postens Prussien, surnommé Brutus tellement il était méchant avait voulu nous empêcher de déguerpir lors de la tombée des premières bombes. Il ne voyait certainement pas ce que c'était. Après le bombardement, il était introuvable tellement il avait la chiasse et ne trouvait plus de **vêtemnte** pour se changer. Et des coups de fusils tirés par les S.S. qui voulaient empocher le pi-l-lage et qui ne sa- vaient comment s'organiser. Pour notre part, en arrivant à nos wa- gons ce fut la consternation. Tout-était détruit, br@llé, nous n'avions plus rien. Perdus mes poèmes et mes chansons et surtout l'accordéon que je voulais ramener pour mon fils, plus de photos de ma femme ni du gosse, et nous étions tous de même. Cela faisait six mois que nous niavions plus de colis et toutes les petites réserves que nous avions faites étaient parties en fumée. Plus rien, juste ma culotte de foot que j'avais en dessous de mes habite, car avec une bombe soufflante il ne me restait plus que cela et d'autres comme moi. A côté de nos wagons, il y en avait un autre qui était éventré, mais n'avait pas pris feu et qui contenait des barils de tabac italien en feuilles. Avant que celui-ci ne fut gardé, nous en fimes une importante provi- sion. C'était toujours cela de gagné mais il était temps, nous retrou- vions nos Prussiens et ils aie chargeaient de faire la police. Tous les prisonniers de guerre essayaient de trouver un bibelot quelconque qui aurait pu être sauvé du carnage mais malheureusement peu eurent cette joie. Je demandais au chef Allemand puisque nous n'avions plus de logis, de bien vouloir m'indiquer où nous allions passer la nuit, et surtout avoir notre casse-crofite.

Je le sus à dix huit heures. Nous coucherions "ne une grange attenante à une ferme épicerie café à deux kilomètres de la gare dans un petit village. On nous distribua une couverture et je réunis tous les amis pour faire un appel car j'avais peur qu'il y ait beaucoup de tués parmi nous.

62

#### UN FRANCAIS TUE, D= CENT CINQUANTE RUSSES TUES

Il n'en manquait qu'un, un Bordelais qui pourtant à la moindre alerte détalait à toutes jambes vers les arbres. Après des recherches, il fut trouvé sous un pont passant par-dessus le canal parallèle à la gare. Tué ... Nous n'e-âmes heureusement à ne déplorer

que cette mort. Il y avait deux blessés mais sans trop grande gravité. Perte de deux doigts pour l'un et éclats dans la cuisse pour l'autre. Il n'en fut pas de même pour les deux cent cinquante Russes qui se trouvaient au centre de la gare et qui se réfugièrent dans le grand abri, spécialement conçu en cas de bombardement. Ils furent tous tués, une bombe soufflante ayant explosé juste à l'entrée de l'abri. Et dire qu'à huit jours près, ce sont nous Français qui aurions été dans cet abri. Nous avions de la chance dans notre malheur !

Nous nous installions tant bien que mal dans notre grange avec la toiture à claire-voie, nous disant pourvu qu'il ne pleuve pas". Un terrain d'aviation Allemand ne se trouvant pas très loin, nous avions souvent la nuit un joli feu d'artifice, de la DCA Allemande et des bombardiers légers alliés qui les canardaient. Nous nous attendions toujours à en avoir des éclaboussures mais non ça ne passait pas loin mais nous n'étions pas atteints.

Le lendemain, notre Brutus nous rassembla et nous emmena la gare pour déblayer et essayer de réparer ce qui pouvait l'être.

#### SEULE RESCAPEE, MA MACHINE A SOUDER

Je me rendis où j'avais laissé la veille lors de l'alerte, ma machine à souder, que je croyais trouver pulvérisée, mais à mon grand désarroi, elle était debout intacte entre trois gros trous de bombe. C'était vraiment pour moi la poisse. J'étais le seul à qui il restait un outil intact même pas un seul éclat dedans. Ma machine fut transportée juste devant la gare intérieure sur les deux voies principales qui devaient être remises en place en urgence. Les Allemands comptant faire reprendre le trafic au plus vite.

Mon rôle consistait à couper les rails qui étaient sortis des voies, ceux-ci étaient mis de côté. Pendant ce temps d'autres équipes dont des déportés Juifs et d'autres P.G. des environs furent emmenés en renfort surtout pour le terrassement.

Cette gare était certainement d'une importance capitale Un genre de Trappes en France car les ordres fusaient de toute part et nous nous attendions aussitôt que ces deux voies seraient rétablies à être de nouveau bombardées. Les alertes n'arrêtaient pas. Nous étions continuellement survolés. Notre Brutus était le premier à se mettre à l'abri, pas de danger qu'il fasse le fantôme.

63 J'avais reloué un grand trou pas loin d'où nous travaillions

avec mon aide S.T.O. Nous plongeons dedans en vitesse, en attendant le mitraillage. Et dire que ma maudite machine ne reçut jamais aucune balle était d'ailleurs un vieux modèle transportable à acétylène avec bombonne d'oxygène à l'accompagner, et je vous prie de croire qu'elle était souvent en panne.

#### NOUS DEVENONS DES CHAPARDEURS

Juste à côté, il y avait un wagon plombé, les quatre roues en l'air et qui venait de France. Nous l'explorions en douce : c'était un wagon renfermant des colis que les Allemands envoyaient à leur famille. Nous organisions le guet, car j'avais fait sauter les plombs. Lorsqu'un Géfang était dedans, il y en avait un autre à chaque coin du wagon qui avertissait par un petit sifflement. Les postiers qui passaient à côté n'entendaient donc aucun bruit.

Nous prenions surtout des vivres car avec nos couteaux, nous ouvrons tous les paquets. Il y avait beaucoup de petits colis avec des montres, des bracelets, des colliers, des bagues etc... mais cela ne nous intéressait pas. C'était la bouffe qui comptait.

Et tous nos P.G. de ramasser le plus de denrées dans tous les coins de cette gare oh nous travaillions sous la surveillance de gardes prussiens pas commodes du tout. Ils tiraient à vue sur ce qu'ils considéraient comme des pillards. En tout cas, nous les avons bien eu, car avec les conserves, les gâteaux, les vins eh oui ! et pas des plus mauvais, nous pouvions attendre en faisant bien attention notre déli- QI@- (@-ar les Russes avançaient à notre Est, les Américains à notre-Nord-ouest et @@@out -I-eà -Fra@nç@aîs' -a-u- -Sud- --Ôu7jà-t-.-N-oüs--è-fio@ns a-ce -moment là

à fin mars. Nous souhaitions de tout coeur que ce fussent les Français qui soient les premiers. Dans la journée les P.G. qui travaillaient dans les fermes barbotaient ce qu'ils trouvaient et nous approvisionnaient comme ils l'entendaient car, nous avons des rations plus que congrues. Pour faire l'appoint de nourriture nous organisons la nuit des KommAndos pour aller dans les champs et dans les cours de ferme, accaparer des pommes de terre. J'étais toujours de corvée avec JAFFRAY, personne ne voulait plus aller avec lui car il portait la poisse ; ou il y avait une lumière qui s'allumait dans la ferme, ou c'étaient les chiens qui gueu- laient, et tout le monde de déguerpir. Un jour que c'était à notre tour et sans qi@avant, avec lui, il se soit rien passé, j'avais reluqué une charrette pleine de patates dans le milieu d'une cour.

ALERTE AU VOLEUR !!!

Il y avait cette nuit là un beau clair de lune et nous fûmes obligés de ramper vers cette charrette au milieu de la cour. Nous étions debout derrière la charrette à remplir nos sacs. C'était pres- que fini, lorsqu'une lumière s'alluma au premier. Nous retenions

64

notre souffle, par bonheur il n'y avait pas de chiens. Le cultivateur alluma sa cour, nous étions plus ou moins bien cachés. Il descendit avec son bonnet de nuit et en chemise de nuit ; dans d'autres circonstances, c'était risible, mais là nous nous faisons tout petit . Comme il n'y avait pas de bruit, il remonta dans sa chambre et le temps qu'il mit pour le faire, nous permit de déguerpir au plus vite, mais notre mis- sion était remplie et j'avais prouvé que JAFFRAY, pessimiste et moi-même optimiste, l'effet de poisse était cassé (+ par moins ?). Mais tout le monde souhaitait que je continuasse avec lui.

LA DEROUTE ALLEMOME ! !

Depuis déjà quelque temps, nous voyions passer des convois de réfugiés qui fuyaient l'avance des Russes par la route. Cela nous rappelait étrangement la débâcle que nous avons subie en 1940 en France. C'était le revers de la médaille.

Il y en avait en charrettes traînées par des chevaux d'autres avec des boeufs, les moins fortunés avec des petits chariots traînés à bras. Il n'y avait pour ainsi dire que des vieillards, des femmes, des enfants et des fois quelques prisonniers qui se repliaient avec leurs employe@irs.(ceux-ci ne manquaient certainement pas de ravitaillement car avec le caractère Français tout avait été pré-V-U-au Maximum pour ne Pa s mourir de faim et une fois de plus nous maudissions la guerre).

La grosse différence qui existe entre l'exode des Français de 1940 et celle des Allemands de 1945 c'est que ces derniers n'étaient pas mitraillés par l'aviation alliée comme le furent lâchement les Français par les avions ennemis et principalement Italiens dans la zone de TROYE.

Je me rappelle qu'à Mer sur Seine, il y avait deux routes de chaque côté de la Seine. D'un côté les Civils de l'autre, nous autres les militaires, armés comme nous l'étions à cette époque donc presque dépourvus de D.C.A., à part quelques vieilles mitrailleuses, nous étions donc facilement reconnaissables mais spectacle honteux ces avions tiraient sur les civils et ne s'aventuraient que rarement au-dessus de nous. Si les Américains et les Russes avaient bombardé les convois civils, je crois qu'avec le progrès de l'aviation, il ne serait pas resté grand monde sur les routes et comme la débâcle était la même pour les militaires comme nous en 1940, l'aviation alliée se chargeait de démanteler ces colonnes de blindés.

Pour notre part, nous restions toujours à la même place et assistions, impassibles à cette débâcle regagnant toujours -notre grange à claire-voie, barbotant toujours ce que nous pouvions, mangeant au tarif congru, travaillant sans fournir de travail, car nous faisons et nous défaisons dans l'heure suivante ce qui avait été fait. Et les pauvres Juifs de subir les sévices de ces autres Juifs appelés Kappots qui

65

n'hésitaient pas à taper sur leurs concitoyens. Il y en avait un de particulièrement odieux. Nous menaçions de lui casser la figure s'il continuait et il se calma un peu. L'équipe en question s'occupait de la remise en état de locomotives et y réussit avec les Techniciens Allemands. Les foyers étaient mis en feu juste avec l'arrivée des chars Américains. Ils sont arrivés

#### ILS SONT ARRIVES

Ce fut comme une trainée de poudre. Nous aperçûmes un char américain, le chef, le torse en dehors de celui-ci puis d'autres chars.

#### LA REVANCHE DES JUIFS

Ce fut un spectacle horrible, qui s'est passé sous nos yeux. Les Juifs maltraités se retournèrent contre leur kappot, lui firent subir pas mal de sévices et pour terminer le firent tirer dans le foyer de la locomotive qu'ils venaient de réparer. Et nous restâmes impassibles, c'était la revanche des maltraités, des déportés. Ils la prenaient devant la victoire enfin arrivée ! Il fallait voir ces mines cadavériques, ces corps criblés de coups, pour comprendre leurs souffrances et ne rien dire devant l'acte qu'ils avaient fait.

Bien sûr après le dur bombardement subi à Mulhdorf le 19 mars 1945 et le nombre d'alertes qui suivirent peu d'Allemands restèrent dans leur ville, et avant l'arrivée des Américains, il se produisit certains chapardages, faits par des ouvriers étrangers ou même par quelques prisonniers de guerre. C'était de bonne guerre, chacun cherchant surtout à s'octroyer un peu de nourriture. Pour ma part avec JAFFRAY en visitant les lieux, nous découvrîmes un révoier avec des cartouches adéquates laissés par un commerçant dans un tiroir. Celui-ci me servit d'ailleurs par la suite.

#### NOUS NOUS ORGANISONS

L'Officier Américain commandant les chars fit demander le responsable des Prisonniers de Guerre Français. Je me présentais et .U me demanda de lui communiquer les noms de ceux qui nous avaient brutalisés. Ce qui fut fait. Il me demanda d'appeler le chef qui nous commndait et il y eut passage de pouvoirs.

Je suis devenu le patron du village et des Allemands Prisonniers. Chacun son tour

66

J'héritais de la cais se de la Reich Bahn et avec celle-ci, je devais approvisionner en nourriture nos géfangs, les anciens postens Allemands, les ouvriers des chemins de fer Allem-gnd qui se trouvaient avec nous et les déportés qui étaient dans notre secteur. J'avais tous les droits de réquisition et je payais comptant les cultivateurs avec les marks dont je disposais et contre des reçus en bonne et due forme. Le Bourgnestre du village m'accompagnait toujours. Nous avons pu discuter avec lui depuis que nous étions là. Celui-ci n'était absolument pas naziste et avec la mentalité que nous lui connaissions, nous avons dressé la liste des cultivateurs Hitlériens du village et systématique- ment, nous prenions nos denrées pommes de terre, légumes, viandes dans les fermes de ceux-ci. Je les réglais immédiatement en présence du Bourgnester et les cuistots Allemands surveillés par nos cuistots Français faisaient la popote et là pas de restrictions. Les Français passaient les premiers, les étrangers ensuite et puis les Allemands. Ceux-ci acceptaient enfin leur défaite sauf un qui me bondit dessus avec un couteau à la main pour me faire mon affaire car j'étais le responsable, c'est là que le révolver me servit de défense car l'Allemand prit peur. Il fut maltrisé immédiatement et livré de suite aux Américains. Ce qu'il est devenu, je l'ignore, mais j'ai l'impression que dans ces cas, il n'y avait pas de pardon.

NOM REVANCE:G

Auparavant, notre Brutus se faisait tout petit et de peur d'être pris les armes à la main jeta son révolver dans une fosse d'aisance. Il ne savait pas qu'une petite fille aimant le K.Cr. qui était à la ferme depuis cinq ans puisse le lui signaler et c'est devant tous les P.G. Français et les civils Allemands que nous lui imposâ- mes l'ordre d'aller chercher son revolver. Bien entendu le mien était braqué sur lui et de le voir plonger dans la merde et de re- plonger et enfin à être complètement immergé de ressortir son pis- tolet et le remettre à mes pieds c'était le 9 mai. Et tous les civils de rire et nous de glousser et les Américains de l'embarquer car C'était vraiment le type du Prussien borné, méchant quand il avait le dessus mais vraiment lamentable lorsqu'il était dominé. Tous les Allemand furent parqués. Je fis mes comptes avec l'officier Américain, lui laissant le reste des marks.

Pendant que j'étais occupé au ravitaillement nos amis ex-géfangs se distrayaient comme ils le pouvaient, jouaient aux échecs, Ail dés, aux cartes. Tout cela offert par les Américains. Certains allaient chercher de la farine dans une minoterie qui avait été bombardée pour faire des gâteaux. Mais comme il était interdit de prendre quoique ce soit sans l'autorisation des Américains, il s'est trouvé qu'un jour mon JAFFRAY accompagné d'un Nordiste Imile Michiels reçut un rappel à l'ordre. Un char Américain tirait une rafale de mitrail- leuse au- dessus de leur tête. Mon pauvre ami n'avait vraiment pas de chance.

Il y avait un fleuve à ses débuts, le Danube, qui n'avait rien de bleu qui traversait notre ville et certaine allaient, à la pêche puis d'autres s'étaient confectionnée des ali s avec des serpil-  
pêchers et se baignaient.

67

Parmi nous, nous nourrissions des familles de Litvaniens deportes du travail et quelle ne fut pas notre surprise de les voir venir se baigner complètement à poil femmes, hommes, enfants.

Connaissant leur responsable, je suis allé lui faire cette remarque que depuis le temps que les K.G. Français n'avaient vu de femmes nues, il prenait des risques. Celui-ci me sourit gentiment et m'expliqua que dans son pays c'était ainsi que tout le monde prenait son bain et que personne ne s'en offusquait et qu'il connaissait les Français pour être des gens très corrects.

Le lendemain, le nombre de baigneurs Français avait doublé Et tous avec un slip ce qui faisait rire les Litvaniens et tout le monde gardait ses distances.

#### NOTRE DEP.ART POUR LA FRANCE

Quand nous apprîmes que nous partions le lendemain pour la France, jusque l'on nous transporterait en camion sur un terrain d'aviation et que nous transiterions en France par le Bourget. Quelle joie de monter dans les G.M.C. Américains, tous debouts et bousculés on ne peut mieux. Les chauffeurs étaient des virtuoses de la conduite car vraiment j'ai cru qu'en de nombreuses occasions, nous allions capoter et risquer qu'au dernier moment nous ne puissions regagner la France.

Au terrain d'aviation, nous attendîmes une journée et une nuit. Il y avait beaucoup de P.G. et de déportés qui attendaient. Chacun son tour et la navette des Dagotas se poursuivait. Quel hommage rendre à ces équipages qui jour et nuit nous rapatriaient. Et combien y ont laissé leur peau ?

Quand ce fut le tour de notre ami JAFFMAY et le mien, quelques P.G. furent réticents pour se mettre dans le groupe de trente cinq gérangs qui composaient l'avion. Il a fallu que je leur dise et prouve que si JAFFRAY portait la poisse, moi je portais chance et avant de prendre l'avion des questions rituelles - "Avez-vous des armes ? Il J'avais mon révolver. Les copains le savaient, m'influencèrent, "et si à cause de ton révolver on ne partait pas ?... etc". 'Un des Américains demanda en passant en douce parmi nos groupes, s'il n'y avait pas de souvenirs Allemands. Je lui demandais ce qu'il voulait dire et d'offrir des cartouches de cigarettes à ceux qui en auraient. J'ai monnayé ce révoiver qui ne me servait plus à rien contre deux cartouches de cigarettes que je distribuais à notre groupe de trente cinq. Ce fut l'embarquement. Chacun se mettait comme il le pouvait dans l'avion en dehors des bancs mis sur les côtés. Le temps était mauvais et -nous eûmes pas mal de copains malades surtout lorsque nous passâmes au-dessus des Vosges.

68

Nous étions par escadrilles, trois par trois, et c'était assez impressionnant de voir toute cette armada d'avions. Nous arrivions au-dessus du Bourget et la descente fut assez brutale et nous avions vu-malheureusement un avion qui nous précédait s'écraser sur la piste de l'aérodrome.

#### UN ACCIDENT

Je crois que c'est un des rares accidents qui se soit passé. Mais quelle angoisse avant l'atterrissage. Tout se passa fort bien ! Nous sortîmes de l'aéroport avec des honneurs. Deux sections nous présentant les armes. Nous étions troublés. Que penser ? Etait-ce le fait que nous avions été prisonniers sans

pouvoir nous défendre puisque sans armes modernes ou était-ce le fait de tout le sabotage que nous avons fait dans l'ombre, ou de tous les sévices que nous avons subis. Beaucoup de larmes coulèrent, peut être pas de reconnaissance mais certainement de très grande joie de retrouver enfin nos familles et la FRANCE.

## LA FRANCE

Nous étions dirigés sur la piscine Molitor d'abord, puis sur la gare d'Orsay où nous fûmes démobilisés. Là nous avons rencontrés nos amis du stade Briochin, J. et P. BOURHIS et c'est ensemble que nous nous dirigeâmes vers la gare Montparnasse. Notre étonnement fut grand en passant devant les vitrines de la rue du Bac, de voir le prix de toutes les marchandises qu'on trouvait on ne peut plus prohibitifs. Nous nous arrêtons devant le premier troquet pour déguster un bon muscadet. Pour un peu nous nous disputions avec le patron. Le prix du verre correspondait avec le prix de la bouteille avant notre captivité. Le pécule que nous avons reçu, se trouvait ainsi vite liquidé. Puis nous prisâmes l'air si particulier du métro. Nous étions comme des gosses après l'année de drôle de guerre et les cinq ans de captivité. Pour ma part cela me faisait trente deux ans. Les meilleures années de notre vie furent passées soi-disant au service de la Nation, une Nation que nous eussions aimé être mieux gouvernée qu'elle le fut, ne serait-ce que de prévoir cette guerre et de mettre tout en oeuvre pour pouvoir la gagner et éviter ainsi l'affront de cette défaite qui nous restera marquée à jamais.

Notre ami PERRIGOT Julien de RENNES qui était resté au KO 1 125 à Preiwalldau et qui n'a subi aucun bombardement a réussi à ramener un petit poème que j'avais écrit parmi tant d'autres en Silésie et je vous le reproduis

69

## NOTRE LIT

1) C'est un grabat très poussiéreux  
Où trains toujours des brins de paille Et cependant l'on est heureux  
pour éviter que l'on ne défaille De s'allonger nous malheureux  
Lorsque la fatigue nous tenaille

2) Il n'a rien d'un lit de milieu  
Il n'a pas de jolis draps blancs  
Pas d'oreillers, q-u'il est curieux Et pourtant entre ses bas flancs  
L'on y dort bien n'est-ce pas Messieurs Dans notre vilain lit de camp

3) Il est loin d'être moelleux  
Ce lit si ainsi l'on peut dire  
Pas de danger d'aller aux cieux Si dessus on saute on s'étire  
Il est loin de faire des envieux  
Et pourtant nous autres on l'admire

4) Le monopole des beaux rêves  
N'appartient pas aux jolis lits Et la paille à beau être rêche  
Ca n'empêche pas quand vient la nuit Que dans cette sorte de crèche On pense  
aux siens, à ses amis

5) Cependant il cache des secrets Qu'avec bien du-mal il garde

Prisonnier dis moi le coeur net N'as-tu laisse couler une larme Sur ce grabat  
si peu coquet  
En songeant aux tiens, à ta femme

6) Il cache encore bien des choses Les beaux rêves pour l'avenir La vision de  
notre vie morose Et la joie de la voir finir  
Le retour chez nous, la vie rose La vue du gosse, son sourire

70

7) QiiAnd dans notre France nous serons bien couchés dans un beau lit Blanc  
Oui à toi nous repenserons  
Cher grabat fait de sapin blanc Nos mauvais moments revivront Mais vite  
effacés',mai'nt'ennnt-.

#### *CONCLUSION*

Puissent ces Sacrifices consentis par les Déportés et les A.C.P.G., éclairer  
le monde et que désormais il n'y ait plus aucune guerre.

C'est le plus grand souhait que je formule pour les générations futures.

LOUIS B O D E Z

